

A  
RB

Bulletin de l'Association des Amis de  
**Robert Brasillach**

**138**

Automne  
2016

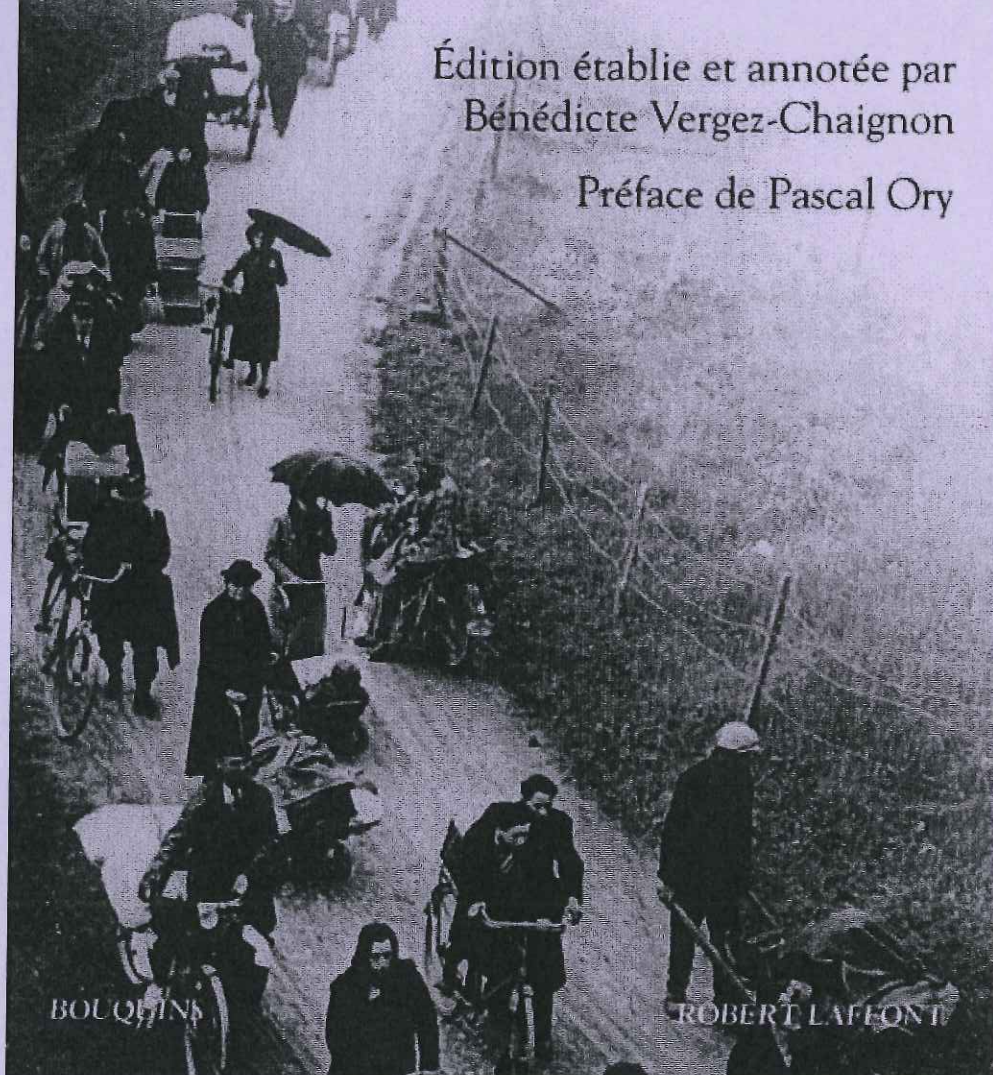
*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*

# LE DOSSIER REBATET

LES DÉCOMBRES - L'INÉDIT DE CLAIRVAUX

Édition établie et annotée par  
Bénédicte Vergez-Chaignon

Préface de Pascal Ory



BOUQUINS

ROBERT LAFFONT



Association des Amis de Robert Brasillach  
Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
www.brasillach.ch

Conseil de direction :  
Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,  
Anne Brassié, Bruno Bardèche,  
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50. —/50 €  
À doubler pour un exemplaire numéroté des Cahiers sur papier Vergé (préciser CN).  
Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9  
Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9  
BIC POFICHBEXXX.  
France : 50 € Banque Coop,  
IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0  
BIC/Swift COOPCHBBXXX  
Belgique : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB, Compte  
310-1663442-75 ;  
IBAN BE05 3101 6634 4275.  
Autres pays : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,  
CCP 12-94222-9 Genève IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9  
BIC POFICHBEXXX.

## SOMMAIRE

### Annonces de la parution du « Dossier Rebatet »

Page 3 : « L'Antisémitisme autorisé », par Bernard Maris, Charlie Hebdo, n°1079, 20 février 2013

Page 4 : « Faut-il rééditer Rebatet ? », par Huguette Meunier, L'Histoire, n°415, septembre 2015

### Robert Brasillach dans « L'inédit de Clairvaux » (Lucien Rebatet, 1947-1949)

Page 4-31 : Deux extraits

### Comptes rendus

Page 31 : Eugène Krampon, Réfléchir & Agir, n°53, été 2016

Page 32 : « Sous Les Décombres », par Grégoire Kauffmann, L'Express, 30 septembre 2015

Pages 33-37 : « Fallait-il republier Lucien Rebatet ? », par Thomas Mahler, Le Point, 2 octobre 2015

Pages 38-39 : Le Monde, supplément « Le Monde des livres », 2 octobre 2015

## INTRODUCTION

La réédition des *Décombres* fut l'un des événements les plus attendus, puis les plus commentés de la rentrée littéraire 2015. Succès foudroyant, rappelant celui que connut le pamphlet de Lucien Rebatet sous l'Occupation, qui ne pouvait que susciter la polémique. Celle-ci fut redoublée par la sortie en Allemagne d'une réédition de *Mein Kampf*, elle aussi soigneusement annotée et agrémentée de moult avertissements et explications absolument indispensables au cas où d'aucuns s'aviseraient d'y trouver quelque pertinence que ce soit, et non la terreur que les deux ouvrages "maudits" doivent inspirer.

Aussi bien le Rebatet a-t-il paru non sous son titre originel, mais sous une désignation s'apparentant à celle d'un dossier d'instruction, menée exclusivement à charge : *Le Dossier Rebatet, Les Décombres et L'inédit de Clairvaux*, édition établie et annotée par Bénédicte Vergez-Chaignon, préface de Pascal Ory, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins », octobre 2015, 1 152 p., 30 € ; en partie disponible sur Google Books (notamment la préface).

La pièce maîtresse de cette réédition est un manuscrit inédit rédigé entre la fin de 1947 et 1949. On y retrouve une partie des *Mémoires d'un fasciste*, mais de manière beaucoup plus développée, notamment en ce qui concerne Robert Brasillach. Nous avons choisi deux longs extraits de ce document exceptionnel. Est en particulier apporté un éclairage extrêmement précieux sur la brouille entre Brasillach et une partie de l'équipe de *Je suis partout*, qu'il quitta pour rejoindre *Révolution nationale*. L'un des principaux protagonistes de ce conflit, Pierre-Antoine Cousteau, a fait l'objet d'une remarquable biographie, que son auteur, le fils de Cousteau, présentera à l'AG des ARB le 19 novembre 2016.

Dans un prochain numéro seront reproduits plusieurs autres comptes rendus du « Dossier Rebatet », dont certains sont nettement moins complaisants envers le travail éditorial réalisé pour l'occasion que ceux qui sont repris dans le présent bulletin.

P. Manuel Heu.

## Annonces de la parution du « Dossier Rebatet »

CHARLIE-HEBDO, n°1079, 20.ii.2013, p.3

► L'APÉRO DE BERNARD MARIS

## L'ANTISÉMITISME AUTORISÉ

Enfin on va pouvoir se repaître des « youtres, youpins, juiverie, enjuivés, pédés, pédales » et autres grumeaux plus ou moins solides de la diarrhée verbale chère aux écrivains antisémites qui peuplèrent nos grandes maisons d'édition, en particulier Gallimard : *Les Décombres*, de Rebatet, vont être réédités, ainsi que la correspondance Chardonne-Morand, nous conte *L'Express*. Amis de la chiasse, bien du plaisir ! Ça va couler et couler ! Mais c'est de la grande littérature, ah ! de la graaaaaaande littérature, par de graaaaaaands écrivains, donc ce sont des témoignages incomparables sur l'âme fasciste, « un formidable document pour comprendre ce qui se passe dans la tête d'un fasciste chimiquement pur » ; entendez, ce qui se passe dans le transit intestinal des nazillons après qu'ils ont lapé le sang versé par la collaboration et bien roté sur les fournisseurs du bon raisiné, entendez, « tous ces youpins ». Digestion faite, les asticots du carnage reprennent des couleurs après la guerre.

Ainsi, Morand, ambassadeur de Vichy, n'a de cesse d'entrer à l'Académie, et Dieu sait si j'aime Genevoix ! Mais je lui pardonne difficilement d'avoir intercédé auprès de De Gaulle pour qu'il lève le veto opposé au muflle. Morand, ambassadeur de Vichy à Bucarest, sauvé par Jean Jardin, l'éminence grise de Laval, qui réussit à le faire partir pour la Suisse au moment de l'arrivée des troupes russes, n'a de cesse de réclamer des points d'avancement pour sa carrière (il est marié à une milliardaire et est lui-même riche). Il arrive à Berne pour récupérer un wagon d'œuvres d'art appartenant au couple. Ouf ! À part le frie, Morand aime les grosses bagnoles et la qualité de son sperme, qu'il célèbre dans les pages de son *Journal inutile*. Nous sommes heureux de savoir que Paul Morand conserva longtemps une prostate saine.

Sa correspondance avec Chardonne sera l'occasion de lire ce que Chardonne pensait du plus grand de ses admirateurs, François Mitterrand : « Un pauvre diable. » Bien fait pour le politicien, qui gracia les généraux du putsch d'Alger et fleurissait la tombe de Pétain. Mais tout de même, vous aimez *Hécate et ses chiens*, ce beau roman de Morand ? Mais oui, mais oui ! On adore ! On se pâme ! Mais ce qui ne passe pas, c'est ça : « Là où Juifs et P.D. s'installent, c'est un signe certain de décomposition avancée ; asticots dans la viande qui pue. » Autant je me moque et ris des élucubrations de Léon Bloy, autant celles de Morand-Chardonne sont répugnantes, car, à la différence de Bloy, qui n'incite au massa-

cre de personne, les beaux écrits de Morand arrivent avec six millions de cadavres dans le placard. Un peu de courage, puisqu'on est là pour voir « le vrai », « la vérité », « ne pas se voiler les yeux », « oser regarder le passé et la grandeur de la langue », cher éditeur : publiez *Les Décombres*, ce long vomit antisémite, avec un tas de cadavres en photo sous le titre. Et à chaque page devrait être ajouté un peu de savon à base de graisse humaine ou de tissu fait à partir de cheveu ! Et une dent en or pour chaque édition originale !

Reste à comprendre pourquoi la gauche intellectuelle va se vautrer dans le plaisir de ces lectures immondes. Déjà, *L'Express* salue ces publications, attendons *Le Nouvel Obs* et *Libé*. Pourquoi ? La fascination du crade et du sanglant, évidemment, le goût de la vomissure que l'homme partage avec le chien, disait Bloy. On peut aimer la correspondance de Madame de Sévigné, mais il lui manque

ce côté crade et canaille qui fait que le faisandé est toujours meilleur que le produit frais. On va pouvoir se moquer des pédés et des youpins et savourer « Vive Hitler ! » en bonne

conscience, puisque des « maîtres » de la langue nous servent le dégueulis régurgité du bout de la leur. Balzac aussi aimait le frie et le cul. Mais ni sa prose ni sa correspondance ne touchent jamais à l'ignoble. Sartre même n'a jamais eu côté « crade et canaille ». Et toute la critique unanime louera Morand, Rebatet ou Céline, et daubera ce pauvre auteur des *Chemins de la liberté* — une très belle trilogie romanesque. Morand et Céline ont les mains rouges de sang. « Ces youtres, c'est des vampires, des saloperies phénoménales, faut les renvoyer chez Hitler ! » (*Bagatelles pour un massacre*, p. 65), prochain republié, dès que Lucette (100 ans) aura rejoint le chat Bébert.

Car on oublie chez ces grands amateurs de la syntaxe et de l'inversion du génitif, particulièrement chez Rebatet, l'adoration pour les nazis et leur chef. Or on peut être un pamphlétaire extraordinaire et garder une pureté de style et de contenu : lisez donc Bernanos ! Depuis la publication du *Journal* de Drieu la Rochelle (1992), Antoine Gallimard a décidé d'honorer les décisions de publication de son père. Honorons donc, puisqu'il s'agit d'honneur. Et vomissons sur les merdes tièdes, Morand, Chardonne, Rebatet. »



Exclusif

## Faut-il rééditer Rebatet ?

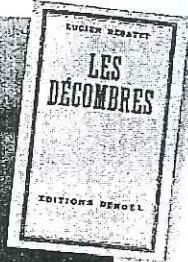
Robert Laffont publie en octobre, dans la collection « Bouquins », *Le Dossier Rebatet*, plusieurs ouvrages de Lucien Rebatet, dont *Les Décombres*, dans sa version originale et intégrale.

C'est en juillet 1942 que Rebatet, admirateur de l'Allemagne, écrivain et journaliste à *Je suis partout*, le principal hebdomadaire collaborationniste, publie chez Denoël ce pamphlet d'une rare violence : il y attaque les juifs, « bêtes malfaisantes et impures », de Gaulle bien sûr, « le général félon », mais aussi « l'Inaction française » de Charles Maurras qui, en retour, dénonce un « gros crachat de 664 pages ».

Tiré à 65 000 exemplaires, l'ouvrage, considéré par Radio Paris comme le « livre de l'année », devient rapidement le best-seller de l'Occupation. Condamné à mort en 1946, Lucien Rebatet voit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité, puis bénéficie d'une grâce présidentielle en 1952. Ses livres tombent dans l'oubli jusqu'en 1976 où l'audacieux Jean-Jacques



Lucien Rebatet en octobre 1942.



Pauvert entreprend de republier le livre mais, à la demande de la veuve de Rebatet (mort en 1972), expurgé d'environ 150 pages, sous le titre *Les Mémoires d'un fasciste*. L'édition critique qui paraît aujourd'hui, enrichie par des inédits – dont le manuscrit écrit durant son emprisonnement à Clairvaux –, est due à Bénédicte Vergez-Chaignon, spécialiste de l'Occupation et auteur d'une biographie de Pétain.

Ainsi, ce « document d'histoire » (Robert Badinter) permettra de mieux comprendre ce que Pascal Ory, préfacier de l'édition, appelle « la logique des col-

laborateurs les plus radicaux, l'univers de cet antisémitisme « à l'occidentale » si répandu dans l'intelligentsia française des années noires. Ironiquement, l'ayant droit de l'ouvrage est Nicolas d'Estienne d'Orves, petit-neveu de l'illustre résistant. C'est lui qui a proposé le sulfureux pavé à Robert Laffont.

Huguette Meunier

(*L'Histoire*, n°415, septembre 2015, p.6, rubrique « On va en parler »)

### Brasillach dans « L'inédit de Clairvaux » (Lucien Rebatet, 1947-1949)

Extrait du chapitre II (les chiffres entre parenthèses correspondent aux notes de l'éditrice, renvoyées après le texte ; les indications entre crochets sont le fait de l'éditrice) :

[...]

Nos nouveaux numéros [de *Je suis partout*, en 1941] n'étaient pas indignes des anciens. Comme je l'attendais, j'y avais aussitôt retrouvé une activité abondante. J'avais rouvert avec entrain ma rubrique de cinéma, sous le pseudonyme de Vinneuil. J'en dirai plus tard quelques mots. Chaque semaine, dans une page ou une autre, je signais aussi quelques papiers (26).

Les principales responsabilités du journal reposaient sur Lesca et sur Alain Laubreaux. On n'imaginait pas d'hommes plus dissemblables. Lesca, fils d'un Basque émigré en Argentine, était un rentier riche, bon catholique, maurassien de tradition, foncièrement bourgeois. Pour se désennuyer et se faire des relations [blanc dans le manuscrit] à sa fortune, il avait d'abord créé une petite revue de politique étrangère, *Frontières*, filiale assez confidentielle de l'Action française (27). Pierre Gaxotte était allé l'y dénicher, en 1936, quand la maison Fayard nous avait reniés en pensant à son portefeuille beaucoup plus qu'à sa personne (28). Nous avions fait bon accueil à ce capitaliste de belle mine, ayant vingt ans de plus que nous, mais très ouvert et cordial. Il avait pris la charge de nos maigres finances, et les avait administrées avec une probité un peu étroite, mais sage (29). Sa collaboration écrite se bornait à quelques articulets sur l'Amérique latine. Les mauvaises langues disaient :

« Autrefois, Lesca avait beau faire, il ne venait chez lui que des rastas jacassant l'espagnol ou le portugais, et c'était la plaie de sa vie. Mais depuis qu'il est à *Je suis partout*, on parle enfin français à sa table. » Cette satisfaction ne lui coûtait guère, en tout cas. Le bienfaiteur éventuel n'avait pas déboursé un sou pour notre caisse. Vaille que vaille, grâce à nos sacrifices (30), jusqu'en juin 1940, nous avons toujours bouclé notre budget.

À côté de cet amateur, Laubreaux était le journaliste-né [...].

[...] [Laubreaux] avait peut-être raison en subodorant chez le capitaliste Lesca le dessein d'une mainmise sur notre journal. Son acrimonie, en tout cas, aigrissait fort l'atmosphère de notre imprimerie (c'était toujours l'antre de *L'Action française*, rue Montmartre, que nous avons rouverte, Lesca en étant actionnaire). Ma joie de notre triomphale résurrection en était gâtée. Je redoutais un éclat irréparable. Laubreaux avait le goût trop incertain pour maintenir sa tenue à la partie littéraire de notre journal. Il introduisait parmi nous des copains à lui, assez douteux personnages, tels que le dénommé [blanc dans le manuscrit] qui venait de nous vendre les carnets intimes de Jean Zay (36). Notre doyen, Dorsay (37), titulaire d'un important rez-de-chaussée politique, avait énormément vieilli depuis un an, il vaticinait avec une redondance incohérente, et s'indignait des coupes sombres que je lui infligeais sans pitié. Pour toutes ces raisons, je désirais très impatiemment le retour de Robert Brasillach.

Nous avons débuté côte à côte, devant les formes de cette même imprimerie balzacienne. J'avais vingt-six ans, lui vingt et un à peine. Il était presque adolescent encore, avec un visage replet et poupin, malgré le bleu d'une barbe très drue. Cet air de gros enfant réjouit masquait les traits typiquement ibériques de ce Catalan, le nez court, l'ossature allongée, l'œil brillant et le cheveu très noir, tel qu'il abonde, avec les mêmes lunettes rondes, chez les peintres espagnols, Goya en particulier. Je fignolais mes premières rubriques de cinéma, il signait dans la page littéraire de *L'Action française* de petits articles sous le pseudonyme de Jean Servières. Nous avons fait nos premières promenades dans les Halles nocturnes, parmi les tas de choux et les bouchers sanglants.

À quelque temps de là, Pierre Varillon (38), factotum de Maurras et négrier assez odieux mais dont on doit reconnaître le flair, confiait sans hésitation le feuilleton littéraire de *L'AF* à ce gamin inconnu, encore élève de Normale. Le nouveau critique m'avait invité dans sa chambrette de la Cité universitaire, il était venu me voir dans le gourbi saugrenu – une magnifique moquette, héritée d'un locataire russe, sur le plancher, et quatre chaises de paille sur cette moquette – que j'habitais rue Jean-Dolent, à côté de la Ligue des droits de l'homme et face à la Santé. Il portait déjà les vestons de grosse étoffe, un peu trop amples, et les étranges cravates, chevelues, pelucheuses, tissées de ficelles qui devaient jusqu'au bout rester dans son personnage. Ce n'était d'ailleurs pas chez lui un souci de composition, mais ces bizarres cravates l'amusaient, elles étaient un de ses nombreux jeux, et il devait rester fidèle au négligé de mode à Normale par goût de la liberté.

Je ne me doutais guère qu'il était en train de vivre cette féerie estudiantine qui fut un des plus grands bonheurs de sa vie et dont le souvenir a coloré tous ses livres. Avec l'abord le plus charmant et le plus simple, il se livrait peu aux nouveaux venus. Tout en nous rencontrant assez souvent et en y prenant plaisir, nous en étions restés durant plusieurs années, surtout de son fait, à une camaraderie cordiale. Finalement, nous étant observés à loisir, nous nous connaissions assez bien. Il avait avancé beaucoup plus rapidement que moi dans notre métier. J'ai toujours écrit phrase à phrase, sinon mot à mot, laborieusement, aussi incapable de ne pas écrire que de ne pas respirer, mais en pestant, en tirant sur les ridelles, éccœuré par les truismes dont il faut se décoller à chaque pas, obligé jusque dans les moindres besognes à travailler contre la montre, à me fixer un rendement minimum. Je ne comparais pas sans dépit ma lenteur de tâcheron à la merveilleuse aisance de Brasillach. Comme la plupart des normaliens, il avait acquis rue d'Ulm une méthode et des recettes de travail que je ne posséderais jamais. Il avait eu des maîtres, l'excellent professeur Bellessort (39) par exemple, tandis que depuis l'âge de seize ans j'étais pour ainsi dire un autodidacte, je n'avais plus toléré aucun enseignement. Quinze ans plus tard, je butais encore sur des difficultés d'idées, de rédaction que Brasillach résolvait au courant de sa plume. Cependant, tout compte fait, je ne lui enviais pas ses succès. J'admirais ses dons, je regrettais qu'il n'en fit pas un usage plus rigoureux. Tandis que je demeurais enchaîné au journalisme, il avait gagné une flatteuse réputation d'écrivain. Mais ses petits romans poétiques – [blanc dans le manuscrit] pour ceux qui n'osent pas aborder le poème et n'ont pas d'histoires à raconter –, ses travaux de librairie, agréables,



superflus, assez peu personnels sur Virgile ou sur Corneille seraient-ils vraiment plus durables que les articles au jour le jour qui finissent dans le cabas des ménagères ? J'insistais sans doute un peu trop sur mon goût très réel pour les chroniques littéraires de Brasillach, pleines de suc et de verve, pour son *Histoire du cinéma*, composée avec son beau-frère Maurice Bardèche, si vivante, si pittoresque, ce qui était une manière déguisée de lui avouer mes réserves pour ses autres écrits, les plus importants à ses yeux (40). Je me demandais s'il ne lisait pas trop de livres, en se les assimilant tous, des plus sages aux plus fous, pour en créer lui-même qui fussent indiscutablement originaux. Comme les chefs d'orchestre, lorsqu'ils veulent composer, il manquait de parti pris. Je craignais qu'il ne se fixât à mi-chemin entre la tradition et le modernisme mitigé. Trop sûr de son adresse, il se lançait dans n'importe quel projet. Son style, excellent dans l'improvisation du journal, se relâchait, s'amollissait dans les ouvrages de longue haleine, empruntait à Péguy et à Claudel toutes les facilités de leur rhétorique. Je l'engageais de mon mieux à devenir plus sévère pour lui-même, à resserrer son expression. Mais il faisait glisser rapidement ces propos. Mon autorité était mince, et Brasillach, collaborant à des journaux de parti, déclenchait par ses moindres essais une louange uniforme. Je n'en déplorais pas moins en secret l'académisme de sa *Nuit de Tolède*, répertoire de toutes les images artificielles, de toutes les conventions qui guettent la littérature de l'amour physique. Il avait soulevé assez cavalièrement à mon ami Cailleux l'idée des *Sept Couleurs*, pour n'en tirer que des exercices superficiels (41). Bref, j'attendais toujours à la veille de la guerre son premier « vrai livre ». Je me rassurais en me disant qu'il était encore bien loin de la quarantaine, l'âge ordinaire des romans, et que ses huit ou dix volumes déjà publiés pourraient constituer, après tout, un prélude gracieux et frais s'ils étaient suivis d'œuvres plus denses et enfin élaborées. Il me semblait qu'il lui suffirait d'une aventure où son cœur s'engageât, d'un léger échec où il se replierait un peu pour lui apporter les notes profondes, la fermeté, les mélodies élargies et soutenues qui manquaient jusqu'ici à ses sonatines. Je le souhaitais d'autant plus vivement que son entrée à *Je suis partout* nous avait beaucoup rapprochés. Certains lecteurs, pour qui tout écrivain ne peut manquer de secréter la jalousie veule, refuseront sans doute de me croire. Cependant, je n'assiste jamais au film, à la pièce, je n'ouvre jamais le livre d'un homme que j'estime ou que j'aime sans espérer très franchement que ce sera bon. Je n'y vois d'ailleurs aucun mérite. Il est infiniment plus agréable de louer dans l'élan du plaisir qu'avec les lèvres, il est toujours séduisant, surtout lorsqu'on est jeune, de se dire que l'on est le copain, l'ami d'un grand créateur. De charmant compagnon, Brasillach était devenu pour moi, après 1936, un très bon ami. Il respectait ou épargnait des valeurs morales et métaphysiques qui depuis longtemps n'avaient plus pour moi aucune existence. Il était pour sa vie intime d'une discrétion de chat persan et moi d'une impudeur de barbet. Mais nous acceptions toujours plus aisément nos différences, à voir tout ce qui nous unissait. Nous aimions tous deux la même France, nous souffrions par les mêmes coins de notre peau et de notre cervelle des maladies qui la rongeaient, la défiguraient, la mettaient en péril de mort. Nous étions entrés dans la polémique au même moment, dans le même mouvement de civisme indigné, de patriotisme souffleté. Ma truculence enchantait Robert, et j'admirais la férocité espagnole qui se révélait chez ce jeune poète dodu, rieur et voluptueux. Dans notre groupe, nous étions aussi les deux artistes. Nos cultures se complétaient, la sienne d'abord littéraire, et dans ce domaine immense, magnifique, la mienne davantage plastique et musicale. Après une échinante journée d'articles et de tracas politiques, nous pouvions faire la pause ensemble pour parler d'un Van der Weyden perdu dans un musée lointain, ou d'une silhouette de Proust. Je rêvais d'entreprendre avec lui un long voyage de bohème et de dilettante, de le familiariser avec la musique, car je n'admettais pas qu'un garçon aussi sensible y demeurât à moitié sourd.

Je l'avais revu pour la dernière fois en janvier 1940, sous son uniforme de lieutenant, permissionnaire de la ligne Maginot. La guerre, le hurvari militaire avaient aboli les distances fictives que nous affectons de garder entre nous par une sorte de protestation tacite contre le débraillé du journalisme. Nous nous étions tutoyés, donné l'*abrasso*, Pac (42), Robert et moi, compagnons de la même lutte, nous avions vécu côte à côte depuis deux ans dans la montée de la guerre, les journées les plus pathétiques de notre existence. Nous étions désormais fraternellement soudés par les souvenirs de tant d'angoisses, de fureurs et de désespoirs. Et dans ce trio, les affinités intellectuelles, affectives jouaient encore entre Robert et moi. Il réservait toujours en lui une zone secrète où n'avaient accès que quelques très rares intimes de cette enfance et de cette adolescence dont il gardait le culte. Je lui apportais sans doute plus d'affection et de confiance qu'il ne m'en rendait, mais c'est une

des règles de ma destinée, en piquante contradiction avec ma réputation d'égoïste. Pour ma part du moins, en 1940, je possédais trois ou quatre amis du même rang que lui, mais je n'en avais pas de plus cher.

À la fin d'avril 1941, libéré de son Oflag, comme des centaines d'autres écrivains ou professeurs, il rentrait à Paris (43). Notre revoir fut infiniment moins chaleureux que je ne l'imaginai. Pour se donner l'avantage d'être seuls à l'accueillir, Laubreaux et Lesca, coutumiers de ces petites puérités, m'avaient trompé sur le jour et l'heure de son arrivée gare de l'Est. Je ne pensais pas qu'il pût me tenir rigueur de mon absence. Cependant, de ce fait-là, notre première rencontre, le lendemain, n'avait pas eu la spontanéité que je souhaitais. Nous étions loin des effusions de l'année précédente (44). Je me sentais moi-même un peu gauche devant ce libéré que je ne reconnaissais plus très bien, sous les marques de dix mois d'ennui, de tristesse et de famine. Lesca et Laubreaux aussi vaniteux l'un que l'autre, dans leur besoin de m'éclipser, lui avaient peut-être déjà rapporté quelque ragot de leur cru.

Dans les semaines suivantes, je constatais que Robert, si lucide jusqu'à sa captivité, revenait avec des vues très inexactes et très incomplètes de la politique française. Durant tout un hiver derrière les barbelés, il avait rêvé cette « Révolution nationale » dont je savais depuis le mois d'août qu'elle n'était qu'une frime. J'avais beaucoup à lui apprendre. Mais il ne m'écoutait plus avec la même confiance et la même attention. Le premier numéro de notre journal qu'il refit était un hymne vibrant à Pétain (45). Je ne contredisais point à la nécessité de ces hommages. Mais nous devons les doser, avec la prudence et le sang-froid des initiés qui savent à quoi s'en tenir sur la valeur du culte dont ils sont les desservants. Depuis le 13 décembre, je redoutais de plus en plus les dangers d'une propagande maréchaliste conduite sans nuances, abandonnée à des enthousiastes et des ingénus. Aucune politique franco-allemande n'était possible sans la garantie de Pétain. Mais nous n'avions pas le droit de dissimuler à nos ouailles combien cette garantie était précaire, et ballotté, tiraillé le vieillard du pavillon Sévigné. Je n'avais plus aucune illusion sur la franchise de ce vieillard. Nous ne pouvions l'accuser noir sur blanc. Mais nous avions charge d'âmes ; celles de tous les braves bougres qui ne nous eussent peut-être pas suivis s'il ne se fût agi de marcher avec nous « derrière le Maréchal ». Nous avions toujours été loyaux avec eux, nous devons leur permettre, dans toute la mesure du possible, de se décider en connaissance de cause. Les bannières de la foi, telles que les déployait Brasillach, risquaient d'être celles du plus crédule aveuglement. Brasillach avait dix grands mois de retard sur nous. On ne pouvait le lui reprocher ! Mais notre expérience lui était quelque peu suspecte. Je n'avais pas souffert moins que lui de la déroute. Mais il venait de vivre replié sur cette blessure, sans autre remède que les espérances artificielles de tous les prisonniers. Il n'avait connu les réactions françaises que par une horde d'officiers bourgeois, boutonnés dans des préjugés très étroits. Il ignorait encore l'état véritable de notre pays, beaucoup plus alarmant qu'au soir de l'armistice. Car la chute d'un régime criminel et méprisable n'avait pas compensé la défaite. Pétain n'était « la divine surprise » que pour Maurras, devenu le plus malfaisant fabricant de fictions (46). La révolution possible, facile même, attendue et désirée par trente millions de Français, avait avorté, et les avorteurs s'étaient empressés d'escamoter son fœtus. Il ne pouvait pas être question de leur faire crédit, mais de parer à leurs prochains méfaits.

Voilà ce que je tentais d'expliquer à Robert, assez vainement. Mon réalisme déchirait avec trop de brutalité le tissu de ses rêveries. Peu avant son arrivée, j'avais commencé à publier dans *Je suis partout* un copieux reportage sur mes deux mois à Vichy (47). J'y travaillais avec persévérance et je m'efforçais de le faire complet, car je comptais l'insérer dans la fin de mes Mémoires (48). J'avais là un excellent moyen d'éclairer notre public sur cette nouvelle capitale qu'il ignorait autant que Monrovia, sans outrepasser les consignes maréchalistes. Je tenais à démasquer l'abominable carnaval des salopards à galons et étoiles, des dix mille officiers fuyards, ayant tous mérité le poteau pour désertion de leurs postes, la perte de leurs archives et de leur matériel, ou leur abandon à l'envahisseur et qui, non contents de leur impunité, accaparaient insolemment l'État nouveau, s'instituaient en juges de sa moralité, en arbitres de sa destinée et de son honneur. Ces peintures effarouchèrent Robert. De nous deux, c'était pourtant moi le « militariste » – il m'en avait beaucoup blagué –, m'accommodant très bien du métier de fantassin, vivant sur les souvenirs de Verdun, de la Champagne, de la Somme dont je connaissais les moindres épisodes, ayant voulu espérer jusqu'à l'absurde dans la vieille combativité de l'armée française, ayant soutenu durant des années que le corps de ses officiers demeurait une des parties les plus saines de la nation. Chez Robert, le mépris traditionnel du Normalien pour les armes luttait avec l'hérédité. À vingt ans, rue d'Ulm, il avait signé un manifeste contre la préparation militaire. En 1941, il se



souvenait d'être le fils d'un lieutenant de coloniale, tué au Maroc en 1913. Si dégoûté qu'il fût par la bêtise et la jactance des officiers de carrière prisonniers avec lui, il n'avait pas vu la galopade à la Garonne et à la Dordogne, il ne se résignait pas encore à reconnaître l'authenticité de cette abjection ; il se cramponnait au fantôme de notre dignité militaire. Il croyait indispensable de maintenir les mythes, et je me vouais à leur crevaison, convaincu que la France était avant tout malade de mensonges, qu'il n'existait une chance de la guérir qu'en réveillant l'étincelle de vérité dont elle avait tressailli, à la fin de juin Quarante.

Robert m'imposa, cordialement mais sans réplique, de grandes coupures dans mon « Vichy ». Je comptais encore caser dans *Je suis partout* tout un chapitre. Il me renvoya les épreuves hachées de crayon bleu, en me disant : « Ça a suffisamment duré ; il est temps de conclure (49). » Je n'avais aucune « vanité de copie », habitué depuis trop longtemps à taillader dans celle des copains et dans la mienne pour les besoins des mises en page ; il n'y a que les amateurs et les pisse-leur-goutte pour s'affliger de cette chirurgie. Mais c'était la première fois que je voyais s'exercer une pareille censure à l'intérieur de notre libre soviét, et je subissais ces rigueurs pour le texte le plus important, politiquement, que j'eusse publié à ce jour dans nos colonnes. Durant sept ans, nos articles avaient procédé d'une pensée tellement unanime que je ne gardais pas le souvenir d'un seul paragraphe supprimé pour des raisons « doctrinales ». Gaxotte, notre fondateur, notre chef, quand la guerre commençait à rendre périlleuses certaines vérités, avait fui sans même tenter de nous imposer la sourdine et les ciseaux. Cet accord, dont nous tirions tant d'orgueil, n'aurait donc pas survécu, lui non plus, à la déroute. Brasillach m'imposait silence sur l'essentiel. Je n'avais pu démontrer ni la duplicité bredouillante de Vichy, ni l'impudeur de sa gradaille, et encore moins son insanité réactionnaire, déguisée en renaissance nationale.

Cette petite aventure m'affermisait encore, s'il était possible, dans mon dessein. Depuis cinq ans, *Je suis partout* avait absorbé presque toutes mes forces, je lui avais sacrifié pour des mensualités de saute-ruisseau les trois quarts de mon temps, de mes ambitions, les sinécures lucratives qui s'offraient à moi dans le cinéma, dans la presse. Si j'avais été de tempérament dévot, j'eusse pu dire qu'il représentait pour moi un apostolat. Mais aucun journal, même le plus vivant, le plus intelligent, le plus indépendant, le plus courageux ne valait cette abnégation et cette soumission. Désormais, le journalisme n'était plus pour moi qu'un accessoire. Ce que j'avais à dire, je le dirais seul. Je redevais ainsi fidèle à ma nature, beaucoup mieux faite pour le combat solitaire que pour les œuvres collectives. Je ne m'octroyais même pas une heure d'amertume. J'avais trop de besogne sur la planche, ces Mémoires dont je savais maintenant que je ne m'en tirerais plus à moins de mille pages manuscrites. Robert, sans le savoir, venait de m'y encourager, et de m'ôter le souci des dernières concessions (50).

---

Notes :

26. Rebatet a fait plus que signer « quelques papiers » : il a publié dans *Je suis partout*, entre 1941 et 1944, une quarantaine de longs (voire très longs) articles en dehors de ses critiques de cinéma, ce qui représentait un article tous les mois environ. Il estima *a posteriori* qu'en se laissant emporter si souvent par sa fureur polémique il avait été entraîné plus loin que prévu. « Je publiai un éditorial une ou deux fois par mois, pour garder le contact avec mes lecteurs, sans avoir grand-chose à y dire qui ne fût déjà dans *Les Décombres*, d'où la quasi-nécessité de le dire encore plus fort » (*Les Mémoires d'un fasciste, op. cit.*, p. 156).

Il n'est pas impossible, en outre, qu'il ait apporté sa contribution aux échos de la rubrique « Ici et partout ». Bien qu'il se soit défendu d'avoir jamais su « faire court », ce qui le dispensait d'avoir à justifier des textes truffés d'attaques personnelles et de dénonciations, on retrouve couramment son style et ses obsessions dans ces échos. Ses carnets montrent en outre qu'il collationnait ce genre d'anecdotes et d'attaques personnelles (AN-Z6/1051).

27. *Frontières. Revue mensuelle de politique étrangère*, existait depuis le printemps 1933.

28. Selon Rebatet, Lesca aurait apporté pour le rachat du titre, en 1936, 50 000 francs, ce qui représente environ 33 000 euros.

29. Cette remarque sur la « probité » de Lesca est peut-être motivée par les arguments que Brasillach utilisa lors de sa tentative de 1943 pour transformer radicalement *Je suis partout*. Il accusa Lesca de « tripotages » financiers, en particulier d'avoir gardé pour lui des pièces d'or constituant la réserve commune aux rédacteurs du journal. Rebatet jugea ces allégations aberrantes (*Les Mémoires d'un fasciste, op. cit.*, p. 125-126).

30. Rebatet fait allusion au fait que les rédacteurs de *Je suis partout* avaient renoncé à une partie de leurs émoluments lors de la relance de l'hebdomadaire en 1936.

36. Le « douteux personnage » qui vendit des notes personnelles de Jean Zay à *Je suis partout* est Jacques Roberti. Jean Zay, membre du parti radical, avait été le ministre de l'Éducation nationale du premier gouvernement de Front

populaire. Il était haï de l'extrême droite qui lui reprochait d'être juif et antimilitariste. Mobilisé en 1939, il rejoignit en juin 1940 les parlementaires qui essayaient de gagner l'Afrique du Nord française dans l'éventualité d'une poursuite de la guerre contre l'Allemagne. Il fut alors arrêté, accusé de désertion devant l'ennemi et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il fut interné à la maison d'arrêt de Riom. Les « carnets secrets » de Jean Zay sont ses notes personnelles prises tandis qu'il était ministre. Alors qu'il les avait confiées à son oncle, elles furent dérobées, copiées et vendues par Roberti. Ce « journal secret », en fait tronqué et arrangé, parut dans *Je suis partout* de février à avril 1941, précisément assorti des commentaires et des insultes antisémites de Rebatet :

« Jean Zay semble avoir pratiqué diverses formes de la restriction mentale. Une tartufferie instinctive, à peine consciente, transparait quelquefois sous sa plume, par exemple dans son "quelqu'un veut-il la guerre ?" du 25 septembre 1938. Il n'a pas écrit non plus tout ce qu'il fit, entendit ou vit faire. Il est des choses qu'il n'osa pas confier même au plus secret cahier. Sa collaboration d'aujourd'hui, si imprévue, à *Je suis partout* prouve qu'il n'avait pas absolument tort. Mais ce mouvement de prudence ne servait plus à rien, venant après de tels aveux. Jean Zay en a dit assez pour que son journal soit un des documents les plus effarants que l'on puisse verser aux archives de notre nation.

« Le Juif déserteur Jean Zay apporte une suite de confirmations irréfutables et éclatantes à tout ce que nous savions déjà de cette horrible année de notre histoire... » (« Un document écrasant sur les origines de la guerre », *Je suis partout*, 28 février 1941.)

Rebatet voulut se donner des gants par rapport à cette affaire. Il écrivit par exemple à sa femme : « A-t-il été question au procès du dénommé Roberti ? Ce personnage très vil a été à l'origine de toute l'affaire. Le responsable n° 1, c'est lui. Je n'ai fait que signer un commentaire au texte qu'il nous a apporté, dont je n'ai jamais vu l'original, et ce commentaire ne faisait que reproduire l'opinion officielle de l'époque, si je suis condamné à 3 millions, c'est à trois cents millions que devrait être condamné le sieur Roberti. Je suis d'autant plus libre à l'égard de ce Roberti qu'il a bavé sur nous, raconté des sonnettes après avoir empoché l'argent que nous lui avions versé. » Les « carnets secrets » de Jean Zay furent repris en zone libre par *Gringoire*, en novembre, cette fois commentés par Philippe Henriot qui les publia en livre l'année suivante. Rebatet fut condamné en mai 1948 à 250 000 francs (environ 8 600 euros) de dommages et intérêts pour contrefaçon et diffamation, solidairement avec les héritiers de Henriot et le propriétaire de *Gringoire*. Cette période de mai 1948 correspond à peu près à la date de l'écriture de ce chapitre (voir Gérard Boulanger, *L'Affaire Jean Zay. La République assassinée*, Paris, Calmann-Lévy, 2013 ; AN-667AP126 et archives Lucien Rebatet).

37. Pseudonyme de Pierre Villette. À l'origine chroniqueur parlementaire, il publia toutes les semaines un article de politique intérieure dans *Je suis partout*, du 21 février 1941 au 16 août 1944.

38. Pierre Varillon était le rédacteur en chef de *La Revue universelle* et l'un des administrateurs de l'imprimerie de *L'Action française*. Rebatet lui en voulait parce qu'il avait fait partie de l'équipe qui avait rédigé et fait paraître le numéro de *Je suis partout* du 7 juin 1940, après l'arrestation de Laubreaux et Lesca. Brasillach reprit « la causerie littéraire » après le décès de son titulaire en juin 1932.

39. André Bellessort avait été professeur de français et latin d'hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand de 1906 à 1926. Très bon pédagogue, il était très apprécié de ses élèves devant lesquels il affirmait ses convictions d'Action française. Il fut l'une des figures intellectuelles majeures des milieux maurrassiens dans les années 1920 et 1930. Il contribua à *Je suis partout* comme critique littéraire dès 1932. À sa mort, en 1942, la rédaction de *Je suis partout* salua en lui son « bon maître ».

40. La bibliographie à laquelle fait allusion Rebatet était déjà assez abondante et éclectique en 1940 : *Présence de Virgile* (1931), *Le Voleur d'étincelles*, *Le Procès de Jeanne d'Arc* (1932), *L'Enfant de la nuit* (1934), *Histoire du cinéma*, *Portraits* (1935), *Le Marchand d'oiseaux*, *Les Cadets de l'Alcazar*, *Animateurs de théâtre*, *Léon Degrelle et l'avenir de « Rex »* (1936), *Comme le temps passe* (1937), *Corneille* (1938), *Les Sept Couleurs*, *Histoire de la guerre d'Espagne* (1939). Rebatet n'est pas seul, y compris parmi des critiques non hostiles à Brasillach, à avoir pointé ses facilités, ses répétitions, voire sa naïveté (voir Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Paris, Gallimard, 2000, p. 35-43).

41. Rebatet fait probablement allusion au premier roman publié par Roland Cailleux, en 1943, *Saint-Genès, ou la Vie brève*, qui est effectivement le roman d'apprentissage d'un jeune homme avant 1940, écrit en recourant à diverses formes littéraires telles que le récit, le dialogue, le discours, les méditations, etc. Brasillach a utilisé ce même procédé dans *Les Sept Couleurs*, qui est aussi un roman d'apprentissage pendant l'avant-guerre. Ami intime de longue date de Cailleux, Rebatet peut avoir été au courant de la genèse de son projet, avant la parution des *Sept Couleurs*. Comme ils étaient en relations épistolaires régulières et qu'ils s'étaient vus longuement à l'été de 1940, il se peut que Cailleux ait fait des confidences à ce propos à Rebatet.

42. Pierre-Antoine Cousteau.

43. La libération de Brasillach a donné lieu à de nombreuses conjectures. Était-elle due à ses affinités avec le national-socialisme ? Résultait-elle de la parution dans *Je suis partout*, en mars 1941, de son premier article, envoyé depuis l'Allemagne, où il louait le régime de Vichy et la poignée de main de Montoire ? Le gouvernement de Vichy avait-il demandé sa libération pour en faire son commissaire au Cinéma ? Rebatet choisit de faire passer cette libération non pour un geste dont Brasillach aurait bénéficié à titre individuel, mais englobé dans une mesure générale de clémence. Pourtant, les libérations collectives obtenus en 1940 et 1941 concernaient des blessés, des malades, des pères ou des soutiens de familles nombreuses, des anciens combattants de 1914-1918 et des



spécialistes de certaines professions (marins, militaires, fonctionnaires, agriculteurs, ingénieurs agronomes) ne comprenant pas les hommes de lettres. En fait, le nom de Brasillach apparaît en octobre 1940 sur une liste de demandes de libérations, établie par l'ambassade allemande à Paris et recensant des intellectuels français susceptibles d'aider la cause nazie. La demande fut renouvelée en décembre 1940, Brasillach étant alors cité parmi les prisonniers de guerre qui « se montreront politiquement actifs pour défendre les intérêts de l'Allemagne après leur libération » (voir Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi...*, op. cit., p. 266). C'est peut-être à cela que Rebatet fait une allusion controuillée.

44. D'après une lettre de 1943, il apparaît que Brasillach craignait de ne pas retrouver sa place au sein de l'équipe et attendait qu'on lui prouve qu'il était le bienvenu : « Quand les premiers numéros de *Je suis partout* ont reparu, j'étais en captivité : absolument rien n'y faisait penser au lecteur que j'avais pu jouer un rôle dans ce journal autre que celui d'un collaborateur quelconque. On n'y disait même pas que moi aussi, après tout, j'avais eu à subir les interrogatoires de la police. Et je me suis demandé alors si je n'apparaîtrais pas comme un gêneur lorsque je serais revenu. La promptitude de l'accueil, sa gentillesse m'ont fait penser que je m'étais trompé » (AN-Z6/1050).

45. « Rentré dans ses foyers. Vive le Maréchal par Robert Brasillach », *Je suis partout*, 11 avril 1941 : « Le discours du Maréchal, c'est un discours pour l'unité, un discours qui se réfère aux traditions les plus anciennes de notre histoire, à celles qui se sont maintenues à travers les révolutions et les régimes divers. Car nous, revenant d'un camp de prisonniers, avons aussitôt pour nous accueillir, par un miracle admirable, cette voix bouleversante, sage, tranquille et sûre, du saint et du héros de la patrie dans le malheur... » Le contraste est très marqué avec Rebatet qui avait entrepris au même moment la publication de sa série d'articles incendiaires « Ce que j'ai vu à Vichy » (voir la note 47).

46. Rebatet fait allusion au célèbre article, paru dans *Le Petit Marseillais* du 9 février 1941, qui qualifiait de « divine surprise » l'arrivée au pouvoir de Pétain au milieu du désastre, mais qui fut compris comme saluant la défaite qui avait permis la chute de la République honnie.

47. Lucien Rebatet, « Ce que j'ai vu à Vichy », *Je suis partout*, 4, 11, 18, 25 avril, 2 et 9 mai 1941. Ces textes sont des premiers jets très proches des chapitres XXIV à XXVI des

*Décombres*. Voir Annexes, « Notes et brouillons des *Décombres* ».

48. Dans *Les Décombres*.

49. Lettre de Robert Brasillach à Lucien Rebatet, le 27 avril 1941 : « Je voudrais que tu finisses cette semaine avec Vichy. Le prochain numéro n'est pas du tout "choses vues", mais raisonnements dont beaucoup sont justes. D'autres me le semblent moins. Pour être franc, je n'aime pas du tout qu'on dise constamment "le gouvernement de Vichy" fait ceci ou cela (surtout pour dire : il est anglophile). *De Gaulle dit la même chose*. Il ne faut pas oublier que c'est tout de même le gouvernement de la France. Nous pouvons attaquer certaines lacunes, certaines tendances, il me paraît peu juste et peu politique d'attaquer "le gouvernement français". C'est même une chose que je trouve horriblement déplaisante. Et puis, tu sais bien que cette semaine est importante, qu'on comprend (enfin !) beaucoup de choses. Ce n'est pas le moment d'engueuler les gens, ni de les dépeindre aux yeux des Allemands comme inféodés aux Anglais, ce qui peut tout de même être nuisible. Je ne crois pas, pour tout dire, que le ton Déat doive être celui de *JSP*, qui a une position bien plus intéressante à prendre. À part ça, ce que tu dis de nos nationalistes est très bien. Mais, à mon avis, il est temps de conclure. Excuse-moi de te parler avec franchise. Tu sais combien j'aime ta verve et ton sens de la vie. C'est pour cela que je ne voudrais pas que cela soit gâché par ce qui me semble des erreurs » (AN-Z6/1050).

En dépit de cette lettre, la parution des articles de Rebatet fut poursuivie encore dans les numéros des 2 et 9 mai 1941, couvrant ainsi toute la période de la présence de Rebatet à Vichy. Quant aux coupures, on peut estimer qu'elles portaient au moins autant sur des longueurs que sur des points politiques. Voir Annexes, « Notes et brouillons des *Décombres* ».

50. Rebatet a brièvement évoqué cet épisode devant le juge d'instruction de la cour de justice qui l'interrogeait le 19 octobre 1945 : « Brasillach me paraît lors de mes premiers contacts avec lui mal réadapté à la vie civile et il me bat froid. Tout cela me décourage un peu et je décide de travailler sous mon propre pavillon. Je me remets notamment à la rédaction de mes souvenirs qui deviendront plus tard *Les Décombres* » (AN-Z6/255 dossier 2999). Effectivement, les rares brouillons des *Décombres* retrouvés portent les marques d'une écriture datant du printemps 1941. Voir Annexes, « Notes et brouillons des *Décombres* ».

quotidien élargi, devient une affaire excellente, non pas, sans doute, la plus profitable, mais la plus sûre qui soit dans la presse française. Or, nous atteignons les 200 000, nous les aurions dépassés depuis longtemps sans la rareté du papier. Le dernier bilan avait fait ressortir de tels bénéfices que nous allions avoir à payer au fisc près de deux millions (16). Le problème devenait brusquement de ponctionner cette caisse trop pleine. Au début de l'année précédente, je touchais encore 175 francs par article ; pour le premier semestre de l'année en cours, je venais de recevoir plus de deux cent mille francs en « piges » ou en gratifications supplémentaires, pour un travail fort réduit (17). Le succès matériel était superbe. Mais depuis quelques mois, Charles Lesca faisait une nouvelle poussée d'ambition, évidemment liée à l'importance grandissante de notre journal. Il convoitait de nouveau ce titre de directeur auquel une loi récente lui donnait, paraît-il, droit ipso facto, mais qui m'avait toujours paru incompatible avec son insignifiance politique. La querelle, comme je l'ai dit, aurait pu être tranchée définitivement au retour de Brasillach, en 1941. Laubreaux, exaspéré par six mois de collaboration journalière avec le « mancenillier (18) », espérait même, à ce moment-là, se débarrasser de lui en faisant répartir entre les principaux rédacteurs les actions d'un certain André Nicolas (19), grotesque puceau de trente-huit ans, fils de général catholique, très riche, choisi par Gaxotte en 1936 avec Lesca pour nous épauler en cas de besoin, et que le *Je suis partout* « pro-boche » de 1941 horrifiait (je revois notre dernière rencontre, on l'eût cru sur le point d'être violé par une bohémienne bouillante, à poils sous les jupons pleins de poux, chevauchant ses cuisses et menaçant sa pieuse braguette). La manœuvre avait échoué, du fait avant tout de Robert, refusant systématiquement d'entrer dans « d'assommantes histoires d'argent » et plus encore de rompre avec un fasciste aussi fidèle que Lesca.

Cette fois, Robert, fort du prestige qu'il avait acquis à notre tête depuis deux années, était résolu à ne tolérer aucun empiètement de Lesca. Je l'y encourageais avec joie. Laubreaux avait changé de camp, par dépit, peut-être, de n'avoir pas été entendu en 1941, par jalousie de la jeunesse si brillante et si fêtée de Robert, ou bien parce qu'il ménageait l'avenir, pressentait que l'amitié dorée du « mancenillier » serait en cas de danger la meilleure sauvegarde (20), ou simplement par un penchant de sa très capricieuse humeur qui lui avait fait si souvent ourdir la contre-intrigue de l'intrigue dont il sortait à peine ; on ne peut savoir, les mobiles de Laubreaux ont toujours été enchevêtrés. Les actions de Nicolas avaient échoué à Claude Jeantet, qui avait tenu chez nous avant la guerre l'importante page allemande, mais qui était entièrement accaparé maintenant par la rédaction en chef du *Petit Parisien*, que nous savions très vain, très égoïste et très combinard. Il semblait destiné à glisser vers le journalisme d'affaires et d'influence, où il trouverait les satisfactions d'amour-propre que sa plume gauche obscure ne lui procurerait jamais (21). La « finance » stérile réunissait donc dans notre petit conseil la majorité des actions. Mais nous étions en face d'elle une autre majorité, celle de la jeunesse, du talent, de la notoriété, du mordant politique, Robert, Cousteau, Blond, Soupault, moi-même, à qui s'ajoutait notre cadet Henri Poulain, ceux qui avaient écrit, fait le journal, qui l'avaient ressuscité deux fois, qui l'avaient enrichi, ceux qui l'incarneraient pour tous les lecteurs. Nous n'admettions pas que cette majorité s'inclinât devant des fictions financières et juridiques qui ne pouvaient avoir cours chez nous.

Robert était rentré d'une assez longue tournée sur le front de l'Est. On lui avait montré le charnier de Katyn, dont il édulcorait la description (22). Il préférait les anecdotes humoristiques ; le chef de bataillon de la LVF, que personne n'allait voir, parce qu'il était manifestement gaulliste ; le lieutenant Doriot en boyard russe, dans sa villa, une fille du cru sur chacun de ses vastes genoux, devant une table de proportions médiévales, couverte de cochons à la broche, de sterlets incroyables (23). Il rapportait de curieux traits sur la nouvelle génération soviétique : « Des Allemands intelligents ont organisé des séances théâtrales pour les jeunes Russes. Ils ont autant de public que leurs salles en peuvent tenir, mais le répertoire est très difficile à constituer. Les Russes se refusent à croire qu'une seule famille peut disposer d'un logis de plusieurs pièces, c'est pour eux du bourrage de crâne occidental. Ils sifflent quand une mère de famille sort en disant : "Je vais surveiller le pot-au-feu à la cuisine." Il faudrait couper toutes les indications de textes et de mise en scène qui décèlent ces monstrueux privilèges. C'est encore pire dès qu'un personnage fait la plus minime allusion à Dieu, à la prière, au surnaturel. Les Russes se tiennent les côtes, comme si on leur montrait Grock (24). C'est très gênant dans les drames. Au-dessous de trente-cinq ans, il n'y a pas l'ombre de vie religieuse dans ce peuple. J'aimerais bien en parler aux bons Pères antifascistes de Témoignages chrétiens (25). » Robert avait vu la Russie blanche, la terre des grands romans russes, un paysage triste, tranquille, sans bornes, la race était saine, très vigoureuse, des bataillons de

#### Extrait du chapitre VI :

[...] la bataille venait de se rallumer à l'est, par le déclenchement d'une offensive allemande du meilleur style. L'état-major allemand ne se fût pas engagé ainsi, s'il avait eu de réelles inquiétudes du côté de la Méditerranée : l'ouverture du vrai « second front », que réclamait violemment Staline, ne serait pas encore pour cet été-là.

J'étais encore à Paris contre mon gré. J'avais hâte d'aller à nouveau m'enfermer dans mon village, où je me flattais d'arriver à travailler quatorze heures par jour. Dans les dernières semaines, *Je suis partout* m'avait encore volé du temps. Au-delà de 100 000 exemplaires vendus, un journal hebdomadaire de notre type, celui du



filles de vingt ans, charnues, drues, des bêtes de somme superbes, qui rempierraient l'autostrade en riant. Cette population semblait prendre fort volontiers son parti de la présence des Allemands, elle était partout serviable et accueillante. Robert avait été rassuré par son voyage. À Varsovie, il se croyait presque arrivé. Mais il avait encore roulé [blanc dans le manuscrit] jours avant de rejoindre le secteur des volontaires français. Et le vrai front était encore beaucoup plus loin, à cent cinquante, deux cents kilomètres, prodigieusement loin dans l'intérieur de la Russie, malgré les retraites de deux hivers. La guerre qui se faisait là-bas pouvait se déplacer de cinq cents kilomètres sans qu'il en résultât rien d'appréciable. Ce n'était ni une guerre coloniale ni une guerre européenne, elle était hors de nos mesures, elle démentirait sans doute tout ce que nous tenterions de prévoir. En tout cas, les Russes avaient encore beaucoup de chemin avant d'atteindre la Vistule. Pour les Berlinoises, ils étaient aussi lointains que, pour les Parisiens, les rebelles du Sud marocain au temps de Lyautey. À Berlin, on se préoccupait beaucoup plus des événements de l'Ouest.

Durant l'absence de Robert, coïncidant avec un reportage de Cousteau dans les États baltes, Lesca et Laubreaux avaient gagné du terrain, acquis à leurs projets une partie de notre petit personnel. Il avait fallu parer à ces besoins assez sournos. Finalement, on avait pu prendre d'un commun accord des dispositions pour l'été. Robert était parti en vacances pour les Pyrénées-Orientales, en chargeant Cousteau de la conduite du journal durant ces quelques semaines. Ma femme projetait un voyage en Roumanie, où son père, qu'elle n'avait pas revu depuis 1938, était tombé malade. Il lui manquait, après plus d'un mois de démarches, les papiers essentiels, cela pouvait demander un mois encore, que nous passerions aussi bien à Moras qu'à Neuilly.

[...]

Sitôt chez moi, mon premier coup de téléphone m'apprit qu'une dépêche de Robert venait d'annoncer son retour pour le jour même. Nous nous retrouvions, deux ou trois heures plus tard, à l'entrée des quais de la gare d'Orsay, Cousteau, Blond, Poulain, moi, nos femmes. Toutes nos figures portaient les marques du coup reçu si brutalement. Nous blaguions, mais dans le style le plus amer. Blond, qui ne blaguait plus, était toutefois le seul qui ne cachât pas sa panique.

L'attente se prolongeait, agaçante, horripilante. Robert surgit enfin, flanqué de son beau-frère, Maurice Bardèche. Avant même qu'il eût ouvert la bouche, j'avais lu dans ses yeux une inquiétude extrême, et une inquiétude qui allait être combative. Dans les brusques catastrophes de familles ou d'affaires, au milieu du désarroi et de la stupeur, on guette ainsi l'arrivée du frère, de l'associé, celui qui est le mieux renseigné, le plus intelligent, qui détient l'autorité la plus grande, on attend anxieusement son verdict, avec un petit espoir qu'il ne jugera pas la position si tragique. Mais Robert avait aussi peu que possible le visage maîtrisé de celui qui arrive pour dire : « Ne vous affolez pas, c'est très ennuyeux, mais on va tâcher d'y parer. » Ses premiers mots furent, en m'abordant : « Eh bien ! c'est foutu, la guerre est perdue. » Et en se retournant vers Cousteau : « Je rentre pour vous empêcher de faire des bêtises ! » Il était certainement armé, depuis vingt-quatre heures, contre les velléités optimistes qu'il trouverait parmi nous, et qui l'occupaient, l'irritaient plus sans doute que le sinistre événement de Rome.

Les voyageurs n'avaient avec eux que de légers bagages. Toute notre bande partit à pied, en direction des Gobelins. Robert se soulageait, il admirait avec une verve froide la perfection dans l'ignominie de l'Italie et de Victor-Emmanuel : « Cette vieille petite grenouille ! On le croyait inerte, terré, et il réapparaît pour trahir ! La trahison est la vocation de la Maison de Savoie. 1915 (38), 1943. C'est la vocation de l'Italie. Peuvent-ils être assez vils ! Et Ciano (39) est du complot. » Certes, mais j'avais hâte que l'on en vînt à des propos plus positifs.

— Nous savions tout de même bien que l'Italie comptait de moins en moins, qu'elle allait à la bataille comme un chien fouetté. Il n'y a de surprenant et d'imprévu que le cynisme de sa trahison.

— Oui, disait Robert, mais le fascisme est mort, il a été lessivé en un quart d'heure de vote (40). Nous étions fascistes, nous l'avons crié sur les toits, et il n'y a plus de fascisme.

Nous en étions assez accablés depuis deux jours. Mussolini avait été pour nous tous l'homme exemplaire, depuis le premier jour où nous avons écrit en politique, le créateur du fascisme, mot, mythologie, doctrine. C'était lui qui nous avait fourni le modèle d'un régime répudiant à la fois les simulacres de la démocratie avachie et la tyrannie de l'autocratie stalinienne, restaurant l'ordre naturel sans broyer l'individu. Ce n'était pas une question de vocabulaire ou d'opportunité qui nous avait fait proclamer notre fascisme, jamais notre national-socialisme. Cependant, nous ne nourrissions aucune illusion, depuis longtemps, sur la qualité politique,

à plus forte raison militaire de l'Italie ; depuis l'armistice, nous n'avions pour ainsi dire plus imprimé le nom de Mussolini, maître et promoteur, passé au second rang, sans parler de sa francophobie que nous savions inoffensive, mais dont nous ne pouvions pas nous entretenir en public avec une suffisante liberté.

Je cherchais à exprimer ces quelques... [blanc dans le manuscrit].

— Malgré tout, Robert, la guerre reste l'essentiel. Penses-tu réellement que c'est foutu ?

La mimique de Robert corrigeait un peu son explosion de tout à l'heure. Notre présence, l'aspect familial de Paris devaient lui rendre un certain sentiment physique de sécurité. Mais je percevais déjà dans notre petit groupe une fissure entre les durs et les mous, Pac et moi qui, le coup reçu, cherchions d'instinct à nous rétablir, étions prêts à accueillir, à solliciter même tous les motifs d'espoir, Robert et Blond, au contraire, prévenus désormais contre tous ces motifs.

Notre conversation se poursuivit, assez confusément, chez Cousteau je crois. Ce qui apparaissait avec le plus de netteté, c'était que Robert rentrait avec une méfiance à l'endroit de Lesca accrue par le nouvel événement : « Les prétentions de Lesca sont moins que jamais de saison. Le journal va être très difficile à faire, j'en ai la responsabilité, je ne veux pas être emmerdé par ce capitaliste. Qu'il reste à sa place d'administrateur, et surtout qu'il n'en sorte pas. » Nous acquiescions tous avec vigueur. La préséance que briguaient Lesca était de pure forme : son nom au milieu de la manchette du journal, avec le titre de directeur politique. Nous avions toujours refusé de lui accorder cette satisfaction, parce qu'elle n'eût fait qu'accréditer une contrevérité grossière, Lesca n'ayant jamais été consulté une seule fois, depuis sept ans, sur un point quelconque de notre politique ou de notre rédaction, pour la très simple raison qu'il eût été incapable de formuler un avis. Mais sa promotion sur le papier, simplement ridicule et mensongère auparavant, coïncidant maintenant avec les secousses des derniers jours, n'eût pas manqué de recevoir partout des interprétations que Robert le premier, et nous tous ne pouvions admettre.

Robert pensait aussi à « l'or de Je suis partout ». À la déclaration de la guerre, nous possédions en caisse une cinquantaine de mille francs que Lesca avait jugé sage de convertir en un petit rouleau de pièces d'or, destiné à être partagé entre nous au cas d'un cataclysme, subversion intérieure, fuite au-delà des frontières devant l'envahisseur. Ce mince pécule représentait au dernier cours près d'un million (41). Robert proposait qu'il nous fût réparti sur-le-champ. Cette précaution ne nous apparaissait pas déshonorante.

Nous appelions « sanhédrin » les réunions de quelque importance ayant trait à notre journal. On décida de convoquer un « petit sanhédrin » pour le lendemain ou le surlendemain à midi, au restaurant de Paris-soir, Lesca y était naturellement invité.

Ce « sanhédrin » avait pour objet principal et immédiat la confection de notre prochain numéro (42). Entre-temps, j'étais allé me ravitailler en optimisme chez mes fournisseurs habituels, Dominique Sordet et ses collaborateurs d'« Inter-France ». Le sang-froid de Sordet était très roboratif : « Eh bien, mon vieux, c'est ennuyeux pour Mussolini, un grand type qui disparaît. Mais à la guerre, ce sont les faits militaires qui comptent. Militairement, l'Italie était un poids mort. Les Allemands en sont débarrassés, et [les] voilà dans l'obligation de prendre les choses en main, c'est préférable à tous égards. Les Italiens n'auront gagné, à lâcher la Sicile, qu'à se faire bombarder nuit et jour. Ils ne veulent plus faire cette guerre, mais on n'en sort pas comme on veut. C'est encore une leçon pour nous... » Ces démonstrations s'ajustaient très agréablement à celles que j'avais déjà ébauchées.

Robert n'était pas allé chez les optimistes. Mais il était très maître de lui, d'une correction finement graduée avec Lesca. Discrètement, mais fermement, il tenait à marquer surtout pour les capitalistes ses prérogatives de rédacteur en chef. Il devait avoir préparé assez longuement ce qu'il nous disait :

— Je voudrais qu'il [ne] fût pas exclusivement question de savoir si nous restons gonflés ou si nous nous dégonflons. Ce ne serait pas sérieux, et nous avons à nous entendre sur des choses sérieuses. La disparition de Mussolini est trop grave pour que nous la trahissions sur le mode plaisant et désinvolte, ou le mode de la propagande, si toutefois il y en a un de plausible. Je ne souhaite pas que nous devenions emmerdants, mais un peu plus graves. Moins d'articles politiques, et ceux que nous publierons, qu'ils soient plus généraux. Il n'est pas question de renier les principes, mais au contraire de les rappeler et de les développer davantage. Réduire la polémique et insister sur la doctrine, si vous préférez. Cesser les rodomontades, nous nous y sommes trop



livrés, c'était très divertissant, mais ce qui vient de se passer à Rome ne l'est pas. Cesser les attaques directes contre les gaullistes, les Anglais, les Américains, les Vichyssois (43).

On pouvait souscrire à ces paroles raisonnables. Ce n'était pas très enthousiasmant, mais il ne s'agissait plus d'enthousiasme. Robert avait beaucoup plus de doigté qu'au mois de novembre, quand il réclamait de but en blanc la retraite dans la littérature. On acquiesçait. C'était tant pis si Lesca ne comprenait pas, s'étonnait ou s'offusquait. Il n'arrivait d'ailleurs pas à former une seule objection, et opinait du menton comme tout le monde.

— Je pense, continuait Robert, qu'il ne faut plus parler des Juifs, c'est devenu inutile et choquant.

Là, haut-le-corps et yeux arrondis. Je protestais le premier.

— Non, tu vas trop loin !

— Je suis allé en Pologne ce printemps, répliquait Robert avec animation, j'ai vu les ghettos, je sais ce qui se passe dans ceux de Lodz, de Lwow, de Varsovie. C'est le massacre ou l'extermination par la faim. Nous ne pouvons pas avoir l'air d'approuver ça.

— Mais Robert, tu parlais tout à l'heure de la doctrine ! Si l'antisémitisme n'en fait plus partie ! Il me semble qu'il est plutôt fondamental...

— Je ne dis pas, bien sûr, que nous devons cesser d'être antisémites. Mais il y a un ton que nous ne pouvons plus employer à propos des Juifs. Et nous avons des sujets beaucoup plus urgents à traiter !

On faisait la moue. La guerre était tout de même d'abord juive ! Notre consentement ne pouvait être que provisoire. Je me promettais de reprendre avec Robert la discussion en tête à tête (44).

Cousteau, de sa voix de basse contenue, nous ramenait à l'immédiat.

— Nous n'avons encore rien dit de notre prochain numéro. Ce sera le premier qui paraîtra depuis la chute de Mussolini. Il va bien falloir en parler.

— Je m'en charge, dit Robert péremptoirement. Je t'enverrai mon papier, tu l'auras mercredi (45).

Il restait à régler l'affaire de l'or. On l'exposa à Lesca, avec quelque embarras. Il fut assez surpris et piqué, mais reprit presque aussitôt son flegme, et promit de compter leurs louis à tous ceux qui le désireraient. J'allais du côté du quai d'Orsay, il s'offrit à m'y mener dans sa voiture. Robert et Poulain m'avaient conseillé de lui réclamer mon dû très énergiquement, en arguant que j'allais être absent de Paris jusqu'au mois d'octobre. C'était un moyen d'éprouver sa régularité, dont mes deux amis commençaient à douter assez fort. Ces soupçons étaient probablement excessifs. Mais Lesca me portait sur les nerfs, après une de ses mufleries de richard portant beau mais mal dégrossi dont il avait coutume, j'étais resté plus de six mois sans lui adresser la parole, et Les Décombres nous avaient réconciliés surtout pour la galerie. Je lui signifiai ma requête d'un ton qui frisait l'impertinence, et lui laissai, en le quittant, un avertissement pointu sur les « menées du capital ».

Cette journée difficile se passait assez bien. On avait su faire les concessions mutuelles qui assuraient l'existence du journal. Cousteau, qui, pour sa part, concevait mal l'utilité de baisser le ton, s'inclinait de bonne grâce. Nous estimions avoir mis Lesca en échec. S'il nous avait pris pour des espèces de vagabonds romantiques, incapables de vérifier une note de blanchisseuse, nous lui avions fourni les moyens de comprendre qu'il errait. J'apprenais avec surprise qu'il s'était alloué, sans consulter personne, des appointements directoriaux deux fois supérieurs à ceux de Robert, tout en continuant à rogner les chèques de tous les rédacteurs extérieurs au sanhédrin, avec une mesquinerie qui nous faisait passer pour le journal le plus pingre de Paris. « C'est le patronat dans toute sa morgue et toute sa sordidité », disait Blond à qui dix ans de travail dans la maison Fayard avaient fait une « conscience de classe » très sensible. « Et le patronat cagot, précisait Poulain à mon adresse, la messe aux côtés de la Paloma (sa femme) tous les dimanches, le nez dans le bouquin, et le premier vendredi du mois, et les neuvaines à la Sainte Vierge. » Robert et Poulain disaient être sur la piste de véritables malversations, que Lesca serait sur le point de perpétrer, au profit de son filleul Claude Maubourguet, un tout jeune gaillard, marié depuis peu à sa nièce, veuve de guerre avec trois enfants, mais riche, et qu'il avait implanté dans notre rédaction (46). Robert était décidé non seulement à la vigilance, mais à l'offensive au premier impair de Lesca. Je l'encourageais chaudement dans cette résolution.

[...]

L'offensive allemande à l'est s'était vite émietlée de communiqué en communiqué, puis elle avait été avalée par l'offensive des Russes, reprenant en quelques assauts l'initiative de toutes les opérations. Mais l'arrivée de

Régis à Paris tirait Michel de sa tanière (48), il volait à sa rencontre, et j'étais aussi délivré et vibrant que lui, parce que j'en avais terminé avec son intarissable monologue ; je revoyais des rues, des ciels, je pouvais me dégourdir les doigts, comme un pianiste qui fait des traits après avoir déchiffré les agglomérats d'une grosse et lente partition en écriture verticale.

J'étais au travail depuis une belle semaine, j'avançais régulièrement. Plusieurs lettres m'arrivèrent coup sur coup, de Robert, de Blond, de Poulain : « Lesca s'est permis des appréciations injurieuses sur mon éditorial... Le Patronat passe à l'attaque ! Voilà qu'il tripatoille le journal et prétend nous contrôler. Il a prétendu différer l'éditorial de Robert. » Le gentlemen's agreement du petit sanhédrin était une frime. Nous n'avions pas du tout « possédé » Lesca, ce personnage poursuivait son idée avec une remarquable constance. Pendant qu'il opinait benoîtement, il préparait sa torpille. Un monsieur très franc ! Bravo pour l'honneur à la castillane !

Par retour de courrier, j'exhortais vigoureusement Robert : « Ce sont les hostilités ouvertes. Ce n'est pas nous qui l'aurons voulu, mais j'aime autant cela. Cette fois, l'affaire est nette : ou le Corned-Beef (49) ou nous. Tu as trop souvent ménagé ce ploutocrate des pampas. Croche-le sec, je suis avec toi sans réserves. »

Une lettre de Pac se croisait avec la mienne. Celle-là était d'une encre très différente. Pac apparaissait très embarrassé. Il ne désavouait pas Robert, mais ne l'approuvait pas non plus. Il ne condamnait pas Lesca, mais répugnait à prendre sa défense. Il cherchait surtout, précautionneusement, à me mettre en garde contre l'outrance des trois autres et semblait désirer très fort la conciliation. Je n'étais pas habitué à lui voir prendre de tels biais (50). Mais Robert, le lendemain, m'embrassait pour mon péan, me promettait d'être intraitable. Je devenais l'arbitre et le conseil. Il avait été un temps où ce rôle m'eût flatté, eût accaparé toutes mes pensées. Je regrettais surtout qu'il me dérobat chaque jour une grande heure, pour les réponses qu'il fallait bien dépêcher aux uns et aux autres. J'avais la partie belle, après tant d'avertissements dont j'avais gratifié Robert. Je cimentais la coalition contre l'homme au grand chapeau, le gangster d'Auteuil. Car on lui donnait tout bonnement du gangster. Sa malhonnêteté ne faisait plus de doute. Mais mes fonctions justicières n'empêchaient point que Régis et Michel fussent en pleine controverse sur la grâce (51).

Le [blanc dans le manuscrit] août, un télégramme : « Réunion générale après-demain, rue de Rivoli. Ta présence indispensable ». Je m'y attendais : je sacrai, mais il était impossible d'éluder une obligation aussi formelle. Deux heures plus tard, je partais (52).

Henri Poulain habitait rue du Dragon un petit logis de bohème, repeint depuis peu. J'y fus aussitôt appelé par Robert et Georges Blond, qui paraissaient en avoir fait leur quartier général. J'arrivai dans un club en pleine ébullition. Les lettres de Robert ne m'avaient donné qu'une faible idée de sa volonté et de sa colère : « Lesca est un coquin bouffi, un voleur et un menteur. Il veut nous dépouiller de notre journal. Alain est derrière lui, c'est lui qui l'inspire il nous trahit comme il a trahi Béraud, comme il trahissait Lesca, comme il a trahi tout le monde (53). L'homme au sombrero raconte dans tout Paris que je suis perdu de trouille et que je me cache à la frontière espagnole. Il a prétendu censurer mon dernier article, un article parfaitement orthodoxe, sur La Saison des juges de Monzie (54). Je lui en ai demandé raison, il m'a répondu par des insolences. Nous ne pouvons plus rester ensemble au journal, l'un de nous deux doit s'en aller. »

Poulain, anarchiste, anticalotin et ancien crève-la-faim, qui haïssait Lesca depuis quatre ans, me racontait avec véhémence les derniers épisodes du conflit. Il exhibait des papiers, des espèces de procès-verbaux, il avait constitué contre Lesca un dossier quasi juridique. D'être nouveau pour moi, ce récit cravachait encore l'indignation des deux autres.

— Il faut obliger Lesca à nous fournir des comptes. Le prétexte politique cache une piraterie, du genre classique d'ailleurs. L'argent prétend exciper de ses droits pour détruire ceux des créateurs de l'œuvre. Lesca ne veut plus seulement accaparer un titre, mais nos bénéfices. Il a commis une irrégularité grave, il a mis des actions du journal au nom de Maubourguet, sans prendre l'avis du conseil. C'est contraire aux statuts. Nous avons justement pris cette précaution pour qu'aucun étranger ne puisse s'introduire parmi nous. Si on laissait faire, Lesca pourrait aussi bien repasser demain ses actions à Trouduc, à Albert Lebrun ou au grand rabbin.

Je demandais :

— Quelle est la position de Jeantet ? Pro-Corned-Beef, bien entendu ?

— Bien entendu ! Il est du gang.



— Alors, le gang a financièrement la majorité. Légalement, le journal est entre les mains du Corned-Beef, qui met trois mois à pisser soixante lignes qu'il faut refaire, et du glorieux Jeantet, qui n'a pas foutu les pieds chez nous et qui n'y a pas publié une syllabe depuis deux ans.

Mais nous possédions toujours l'écrasant avantage d'être nous-mêmes le journal, inconcevable sans nos noms.

— Bon, disais-je. Il ne s'agit pour nous que de nous tenir les coudes bien serrés, et les deux gangsters peuvent aller se faire voir ! Que peuvent-ils nous voler ? Un titre qui ne vaut plus rien sans nous. S'ils y tiennent absolument, eh bien ! nous fonderons un journal nouveau, en expliquant le coup aux lecteurs. On verra les deux tirages au bout d'un mois !

— J'y ai déjà pensé, dit Robert, on nous offrira des fonds de deux côtés différents.

— Ça nous rend d'autant plus forts ! Où en est Villette (d'Orsay) (55) ?

— Il doit se tâter, on ne l'a guère vu, il en veut à Robert de lui avoir sabré plusieurs papiers. Henri le reverra avant demain. Son humeur dépendra beaucoup de l'étiage du mandarin-curaçao.

— Il est gâteux (56), que le mandarin l'inspire mal, ça n'a pas grande importance. Lesca n'a en somme qu'Alain avec lui, et si ubiquiste que soit Alain (c'était lui qui avait imaginé et signé d'abord notre rubrique de L'Ubiquiste), il ne peut pas faire un journal seul. Rien ne nous dit du reste que le cycle de ses trahisons soit clos ! À nous cinq, si nous sommes bien d'accord, nous devons être imbattables. Sommes-nous tout à fait d'accord ? J'ai reçu de Pac à Moras deux lettres qui me chiffonnent un peu.

— Pac est avec nous ! dit vivement Poulain. Il n'est pas très enthousiaste, il n'approuve pas entièrement les idées de Robert, il préférerait foncer toujours, comme si les Frisés étaient sur l'Oural et la mer Rouge. Le Corned-Beef l'a travaillé aux côtes, c'est certain. Mais tu connais Pac, il ne nous lâchera pas. Les manigances de Lesca le dégoûtent autant que nous. Il a simplement besoin d'être un peu dopé. Nous te chargeons de ça. Vous avez fait cause commune au mois de novembre, il te considère comme un dur, c'est toi qui as le plus d'influence sur lui. Tu vas le voir bientôt, il devrait être déjà là.

Pac entrainait en effet un moment plus tard. Je fus aussitôt très fâcheusement frappé par sa froideur et sa gêne. Ce n'était guère l'homme acquis que les autres annonçaient. Il avait même perdu l'humour de ses lettres. Il s'adressait à nous avec une sécheresse nerveuse, une irritation comprimée. Je le voyais reprendre avec les trois autres une querelle de principes qui devait durer depuis une semaine. Nous étions sept, avec la femme de Blond et celle de Poulain, une jeune Danoise, à tourner et retourner dans les deux petites pièces. Mon optimisme dégringolait. Je ne pouvais pas ne pas comprendre que le trio m'avait déguisé puérilement une situation qui était grinçante de fausseté.

Je passe sur le détail, que je ne pourrais plus reproduire avec exactitude, des controverses, des ressassements qui nous enfièvre pendant vingt-quatre heures. J'avais vu Pac en tête à tête, avec mission de le raffermir. Or, il m'avait dit : « Je ne suis pas suspect de tendresse pour Lesca, non plus que d'être acheté par lui, je l'espère ! Mais je dois rétablir les faits, dont Robert et Poulain tirent des accusations par trop imaginaires. Tu as lu l'éditorial de Robert, celui qu'il avait annoncé au dernier sanhédrin. Lesca était à l'imprimerie quand il est arrivé. Lesca m'a téléphoné : "Je viens de lire le papier de Robert. Figurez-vous qu'il est consacré au livre de Monzie. C'est un très bon papier de critique littéraire (57). Mais il est tout de même étonnant que Robert ait choisi ce sujet cette semaine-ci. Voilà notre premier numéro depuis la chute de Mussolini, et nous n'avons pas une ligne sur cet événement." À la place de Lesca, j'aurais fait la même chose, et tu l'aurais fait aussi. J'ai été très embêté. Je suis partisan de la discipline, Robert est le rédacteur en chef. Je n'ai pas voulu prendre sur moi de remplacer son éditorial. Je l'ai fait mettre en page, à sa place habituelle, et j'ai improvisé vaille que vaille la série d'échos que tu as vue sur le coup d'État italien, pour que nous n'ayons pas l'air d'être systématiquement muets (58). Là-dessus, dès le numéro paru, Robert est revenu de Sens, il est arrivé rue de Rivoli les yeux hors de la tête, il s'est enfermé avec Lesca, il a poussé des rugissements que l'on aurait entendus de l'Opéra, et il est ressorti comme un boulet en claquant les portes. Lesca est peut-être un idiot vaniteux. Mais en l'occurrence, de quel côté sont les torts ? » Je répliquai que l'affaire essentielle restait de déjouer la manœuvre financière de Lesca, et que Pac, dans cette affaire, ne pouvait être ailleurs qu'avec nous, mais après ce qu'il venait de me dire, j'étais assez en peine de jouer mon rôle avec la même conviction.

J'avais rejoint le trio pour y apprendre la « trahison » toute fraîche de Ralph Soupault, notre principal dessinateur, devenu aussi inséparable de notre journal que l'avaient été jadis Forain et Caran d'Ache des publications antidreyfusardes : « Ralph s'est laissé posséder par Lesca, il se propage dans les salles de rédaction (59) en gueulant comme un âne que Robert est une lavette, qui veut saborder le journal. » Robert haussait les épaules : « Ça ne m'étonne pas, il faut dire les choses comme elles sont, Ralph a un certain talent, mais c'est un con, il n'a pas une once de sens politique. Et puis, il est vulgaire et naïf. Le Corned-Beef lui en impose. »

« Ralph aime bien les picaillons aussi, précisait Poulain, depuis que le Corned-Beef signe des chèques de 90 billets, il le vénère. Tant pis pour lui, on se passera de lui ! » Je les écoutais avec consternation. Ralph n'était pas un Talleyrand, il connaissait beaucoup mieux l'histoire de la marine en bois et des uniformes militaires que celle des doctrines politiques, mais on n'a jamais demandé à un dessinateur de commenter Maurras ou Georges Sorel, celui-là était depuis près de dix ans notre charmant compagnon. Voilà que sa verve populaire, qui nous avait tant égayés, qui avait en effet la même saveur que celle de ses chers copains de Montmartre, Céline et Marcel Aymé, devenait en une heure de temps trivialité populacière. Il avait mis en images toutes nos haines, tous nos mépris, tous nos sarcasmes. Quelques semaines plus tôt, Robert nous hélait dans l'imprimerie, pour nous montrer son dernier dessin, s'extasiait sur ses progrès, l'assouplissement de son trait, la probité de l'exécution, s'esclaffait aux nouvelles tribulations qu'il inventait pour Churchill, Roosevelt et Staline. Ralph était bon maintenant à jeter aux chiens. Mais le succès d'une dissidence en devenait encore plus compromis.

Notre réunion était fixée à trois heures de l'après-midi, dans le grand bureau de Lesca, le plus vaste et le plus cossu de notre rédaction, que Robert avait eu grand tort de lui abandonner, l'année précédente, quand nous avions emménagé rue de Rivoli, puisque c'était lui accorder les apanages de la prééminence que nous lui refusions.

Je compris aussitôt combien pouvait être absurde la satisfaction avec laquelle, l'avant-veille encore, j'attendais cette séance, « l'assaut livré à Lesca ». Il suffisait de dévisager, à mesure qu'ils franchissaient la porte, ceux de l'autre camp. Ils semblaient s'être donné pour consigne d'afficher sur-le-champ leur hostilité. J'étais fort indifférent à la mine de Pierre Lucius, gros bourgeois alsacien, à barbiche et lorgnon, issu de la Halle aux cuirs, et du dénommé Hervé Le Grand, journaliste à la banque catholique. Ils étaient les amis personnels de Lesca, il les avait amenés avec lui et n'avait jamais amené personne d'autre. Nous pouvions seulement déplorer de les avoir laissés si longtemps s'incruster dans de falotes rubriques économiques et boursières, sur lesquelles nous n'avions jamais jeté un coup d'œil, qui n'avaient pas un lecteur, et où il leur était loisible de soutenir les opérations conservatrices les plus antinomiques avec les thèmes, les affirmations et les condamnations de nos premières pages ; d'avoir encore admis si aisément qu'ils fussent introduits dans notre conseil d'administration, sans autre raison que parce qu'avec leur cinquantaine respectable, leurs vestons noirs et leurs pantalons rayés, ils avaient des gueules d'administrateurs (60). Nous avions été en cela, et en bien d'autres choses, légers, littéraires, dilettantes. Nous nous imaginions peut-être avoir sinon assimilé, du moins compromis ces bourgeois, parce qu'ils ne manquaient aucun de nos dîners, abondants en bouteilles, en chansons pornographiques et en hymnes séditionnels. Quand ils y venaient sans doute chercher le même frisson de scandale, la même sensation de déboulement que lorsqu'ils allaient ouvrir leur dévot braguette au bordel. Nous ne les avions jamais entamés, ils étaient restés parmi nous, tels quels, protégés par les couches de vernis les plus inattaquables du conservatisme français. Nous les avions gardés en 1941 parce que le Pétain des messes à l'église Saint-Louis et des inspecteurs des finances était leur chef, pour ainsi dire par prédestination, et que ce conformisme leur composait malgré tout une sorte de fidélité.

Basta pour Lucius et Le Grand ! Mais je me résolvais mal à traiter en ennemis Ralph avec qui le copinage était aussi solide et savoureux que si nous avions tiré côte à côte trois ans de bled, de baroud et de boxon, dans un bataillon de la Légion ou de la Coloniale, Henri Lebre, si pondéré, si loyal, dont l'amitié pour moi n'avait jamais connu le moindre biais, et même Villette, le vieux journaliste parlementaire, ramolli par l'alcool, écrivant d'une guerre universelle avec le vocabulaire de la buvette du Palais-Bourbon et des dosages ministériels au temps de Tardieu ou Chautemps (61), mais dont le journal était, depuis la mort de sa femme, devenu l'unique famille.

Les uns et les autres manifestaient très désagréablement leur surprise offusquée de se trouver là. Nous prétendions, nous « Robertistes », dénoncer la manœuvre d'un clan. Mais tous les autres arrivaient pour nous



demander brutalement raison de la crise déplorable que nous venions de provoquer. Dès les premiers mots, Robert s'enferra. Les fameuses armes qu'il prétendait posséder contre Lesca ne résistaient pas à une minute de discussion, et même à l'exposé rageur et piteux qu'en faisait Robert. Ses présomptions contre l'honnêteté de Lesca étaient sans fond, pas un fait, pas une pièce, elles n'avaient d'autre effet que de créer d'emblée l'irréparable, tout en discréditant le seul accusateur. Lesca n'avait pas grand-peine à lui opposer une sérénité souriante et des chiffres inaltérables : « La cession des actions à Maubourguet, proférait Robert, est un détournement, dont vous avez à rendre compte. » « C'est bien volontiers. Mon intention est justement d'en saisir le conseil et de lui demander son approbation, selon nos statuts. La cession ne peut avoir lieu qu'ensuite, Maubourguet ne les possède pas en ce moment. Ce "paquet" se réduit du reste à cinq actions, c'est-à-dire une participation pratiquement symbolique, consacrant le dévouement et le travail d'un jeune garçon que vous avez patronné vous-même à ses débuts parmi nous, et qui n'a pas, que je sache, démérité. »

Que l'on prît Lesca la main dans le sac m'eût comblé d'aise. Mais je constatais tristement qu'il fallait revenir à ce qui avait toujours été la vraisemblance : que Lesca avait été un administrateur étriqué, aux méthodes trop boutiquières, mais ordonné, appliqué même, et honnête.

Sur le chef d'usurpation, il ne s'expliquait pas avec moins d'aisance. Il ne pensait pas avoir eu besoin d'une autorisation spéciale pour lire les épreuves du journal. Lecteur de Je suis partout, il s'était étonné que l'événement politique le plus important pour nous depuis l'entrée des Allemands en Russie y fût passé sous silence : « Dites-moi, je vous prie, si j'ai outrepassé mes droits. »

Robert, Blond, Poulain et moi, nous nous étions d'avance concertés sur nos rôles respectifs, sur les questions que nous poserions ou opposerions. Nous avons ainsi, pendant de longues heures, rivé son clou à un Lesca inventé, probable, mais en tout cas absent. En face de lui, maintenant, Blond, coutumier d'ailleurs de ces sortes de fuites, ne soufflait plus mot. Je me taisais aussi, je redoutais trop, si j'ouvrais la bouche, de devoir la refermer aussitôt, piteusement, pour ne pas être forcé d'approuver l'ennemi. Robert, cependant, redoublait d'agressivité, soutenu par le seul écho de Poulain, qui répétait à ses côtés ses apostrophes les plus coupantes. Devant une telle obstination de la mauvaise foi, les visages, autour de lui, se courrouçaient, se glaçaient, Ralph, Jeantet, Lebre lui-même donnaient des signes de plus en plus nets d'impatience, voire de mépris.

J'entendis avec une vraie douleur Robert, au milieu d'une telle atmosphère, exiger les pleins pouvoirs, comme nous l'avions arrêté : « Je suis rédacteur en chef, je n'admets pas d'avoir au-dessus de moi un directeur, qui n'a jamais existé chez nous, je réclame carte blanche pour la conduite politique et technique de Je suis partout. Faute de quoi, je me démetts aujourd'hui même. »

L'impatience que « les autres » contenaient tant bien que mal depuis plus d'une heure éclata dans la brutalité de leur refus. Je ne pouvais plus en être surpris. Pourtant, cette scène était insoutenable. C'était la mort du journal que j'avais déjà, deux fois, tant contribué à sauver, qui depuis dix ans avait tenu autant de place dans ma vie que ma femme et que mes propres travaux, qui avait été l'œuvre, la fierté, le pavillon de notre jeunesse. Une fureur de destruction s'abattait sur lui. Je ne pouvais pas y assister sans m'insurger. Je criais : « Mais devenez-vous fous ? Enfin, comprenez-vous ce que vous êtes en train de faire ? Vous jetez Robert par-dessus bord, comme ça, sans sourciller ? Alors, plus rien ne compte, ni le talent, ni l'intelligence. Vous effacez le nom de Brasillach de Je suis partout, et vous vous imaginez que Je suis partout continuera ! » Mais de tous côtés j'étais interrompu : « Tant pis ! Nous ne sommes pas responsables de cette crise. Brasillach a fait la preuve qu'il ne pouvait plus diriger le journal. Il a déjà flanché au mois de novembre. Nous ne pouvons pas donner notre confiance à un rédacteur en chef qui se trouve mal à chaque coup dur... Je suis partout crèvera encore plus sûrement avec Brasillach, qui ne rêve que de le saborder... Le courage est peut-être plus nécessaire maintenant que le talent. »

J'essayais de répliquer hargneusement : « Je ne crois pas, n'est-ce pas, qu'on puisse me traiter de dégonflé ! J'ai dit en novembre que j'étais prêt à faire le journal tout seul, s'il le fallait. Mais je dis maintenant que je n'y écrirai pas sous une direction capitaliste, qui est la négation de tout ce que nous avons représenté jusqu'ici. Nous sommes en présence d'une manœuvre capitaliste, nous ne nous inclinons pas devant l'argent. » Jeantet, qui n'avait pas tort de se sentir visé, braquait sur moi des yeux de braise et de fiel : « Et nous, nous en avons assez de ces accusations de meeting ! Commencez donc par les prouver ! Vous cherchez à détourner la question, c'est trop grossier ! »

Ralph était au bord de la colère rouge. Lucius avait la mine d'un banquier fabricant qu'un maître chanteur accuserait d'avoir dilapidé les fonds de ses clients avec des grues. Toute dispute était inutile. Je le savais, mais j'avais fait suffisamment de bruit pour que Robert pût reconnaître que, selon ma promesse, je l'avais soutenu. Quelqu'un, Laubreaux peut-être, demeuré presque muet et qui se donnait assez papelardement une apparence de conciliateur, invitait encore Robert à s'expliquer sur son programme, ses intentions. Mais Robert, buté, secouait la tête : « Je veux d'abord savoir si on me fait ou non confiance. Je me suis expliqué suffisamment l'autre jour. »

Il ne nous restait plus, hélas !, qu'à voter, comme des postiers grévistes, comme un congrès de démocrates-chrétiens, inutile singerie dont le résultat était connu d'avance. Je votai pour Robert, après Blond et Poulain, avec l'énergie désolée du vaincu qui n'a plus que la satisfaction intérieure de la fidélité à la parole donnée. Pac n'avait pas desserré les dents de toute la séance. Je voyais à ses yeux fixes, à ses lèvres grises et au ravinement de ses traits qu'il en avait souffert encore plus que moi. Il proféra, d'un ton calme, mais d'un timbre étranglé : « Je vote pour Brasillach, par amitié et parce que je le lui ai promis ; mais je dois dire que je suis en complet désaccord avec lui (62). » Tous les autres étaient contre Robert. Pac, qui accepta aussitôt, fut invité par eux à assurer la rédaction en chef du journal, jusqu'à un sanhédrin qui aurait lieu fin septembre, et où l'on statuerait définitivement sur la nouvelle direction (63).

Encore une fois, le rapide de Lyon rythmait mes réflexions désenchantées. Ralph, Jeantet, Lebre avaient tout expliqué en tranchant : « Brasillach a la trouille. » C'était sans doute injuste, certainement trop brutal. Je ne pensais pas que les nuits de Robert fussent hantées par des spectres d'assassins ou de bourreaux. Mais la chute de Mussolini avait produit en lui un bouleversement semblable à ceux qui démolissent la foi religieuse. Il ne pouvait plus croire suffisamment à ce qu'il écrivait pour continuer à l'écrire. Son incrédulité était sans doute de la clairvoyance. Depuis 1941, il avait toujours été le plus circonspect d'entre nous, le plus sensible aux variations de la guerre, celui qui réduisait le moins aisément au silence son esprit critique. Mais au lieu de parler franc, il avait usé d'un prétexte détestable, misérable. Je le connaissais trop pour lui supposer une véritable duplicité, mais trop aussi pour penser qu'il eût pu se faire de réelles illusions sur ses chances de déboulonner Lesca. Il avait peut-être cru un moment à l'efficacité d'une menace de dissidence, il avait surtout voulu y croire, il avait tout fait pour nous y entraîner, Pac et moi, en nous trompant – tout en s'évertuant à se tromper lui-même – sur la véritable situation. Plus sa position était devenue mauvaise et fautive, plus il s'y était acharné, opiniâtre, en prenant pour des motifs d'indignation légitime la fureur de son propre dépit. Les « autres » avaient parlé de provocation. Robert avait bien en effet provoqué Lesca par ses explosions et ses injures. Son attaque contre Lesca avait été trop maladroitement, trop inopportune pour que cela fût vraiment volontaire. Au lieu de se retirer lui-même, Robert s'était mis en posture de pouvoir prétendre qu'il avait été chassé par Lesca et sa cabale, mais la feinte avait été si grossière, si mal exécutée, qu'au bout du compte, il avait laissé le beau rôle à Lesca.

Mes griefs s'effaçaient cependant devant mon chagrin. Je revoyais la singulière destinée de ce journal, fondé pour la clientèle la plus rassise, pour l'exposé académique des problèmes de la diplomatie et de l'économie mondiale, devenu peu à peu un pamphlet hebdomadaire, simplement parce que Gaxotte y avait accueilli quelques débutants qui n'étaient pas fâchés de se faire des piges supplémentaires, si minimes fussent-elles, et qu'ils s'étaient bientôt trouvés libres avec lui d'écrire tout ce qui leur était défendu ailleurs, qu'il n'avait cessé de les y exciter. Deux fois ce journal nous avait été arraché, la première quand le bourgeois Fayard, son propriétaire, effrayé de notre violence, l'avait supprimé, trois jours après les élections rouges de mai 1936, la seconde par la vengeance de Mandel, inaugurant contre nous sa brève et frénétique dictature de Juif battu. Cet acharnement nous avait prouvé la valeur de notre œuvre. Nous avions été, dans un pays abruti de mensonges, de foutaises, même pour les pires jactances et les pires lâchetés, un îlot scandaleux de vérité, d'intelligence, d'indépendance, de courage. Nous pouvions nous enorgueillir d'avoir été persécutés comme des prophètes.

Je n'avais jamais regretté mes sacrifices constants à cette œuvre collective. Je n'avais encore écrit aucun livre en 1939, mais j'avais attaché mon nom, entre dix autres, à un journal qui était entré dans l'histoire de mon siècle.

Je me rappelais nos six années d'incomparable amitié, de 1933 à la guerre, ce merveilleux petit groupe où les talents et les tempéraments les plus dissemblables trouvaient leur emploi aussitôt, où l'on avait oublié



cabotinage, jalousie, profit. Gaxotte avait trahi cette amitié, Lesca, dans sa vanité, l'avait méconnue, mais nous avions su la protéger comme un de nos biens les plus chers.

L'œuvre qui avait résisté à nos ennemis venait d'être brisée par nous-mêmes. Après la sinistre séance rue de Rivoli, j'avais passé aux côtés de mes amis quelques heures plus pénibles encore. Robert, d'autant plus ulcéré de sa défaite qu'il en portait seul la responsabilité, était en proie à une rage aveugle, qui ne semblait plus connaître d'autre objet que l'anéantissement du journal dont il venait, en fait, de s'exclure lui-même. L'attitude de Pac faisait échec à cette frénétique « Schadenfreude » : « Il ose prendre ma place ! le salaud ! le jésuite ! » Pac avait été chez nous l'ami de Robert par excellence, ils avaient été liés d'intimité plus qu'aucun d'entre nous. C'était la première fois de ma vie que j'assistais à une pareille volte-face de la fraternité à la haine : il était clair que Pac n'avait pu se résoudre à désertir notre poste de barrage. Mais, contre l'évidence, on lui déniait tout mobile honorable : « Lesca lui a foutu de la brosse à reluire, il a dû l'inviter à dîner trois fois de suite cette semaine, et Pac a été flatté, parce que le Corned-Beef est riche. Pac est un faux "dur". Sous ses airs d'acier il est influençable comme personne, il prend justement ces airs-là parce qu'il a un besoin permanent de se raidir. C'est toujours le dernier qui parle qui l'emporte avec lui. Le Corned-Beef l'a possédé comme il l'a voulu. Et puis ils sont aussi vaniteux l'un que l'autre, Cousteau n'a pas résisté devant le titre de rédacteur en chef. Mais on va rigoler ! Ça va être du propre ! Pac leader politique ! Car c'est peut-être un bon journaliste, mais il n'a jamais été très intelligent (64) ! »

Notre petit groupe, je l'ai dit, n'avait pas toujours vécu, surtout depuis l'armistice, dans cette communauté des vues et des méthodes que nos admirateurs et nos partisans nous supposaient. Mais entre nous cinq, nous avions toujours traité face à face de nos différends, en dix années de travail commun qui nous réunissait plusieurs fois par semaine et souvent tous les jours, nous avions ignoré la médisance et le débinage, qui sont pour ainsi dire d'institution dans notre métier. Trouvions-nous qu'un de nos papiers était bâclé, ou erroné, ou même simplement étions-nous déçus par un « étranger » que l'un de nous avait recommandé pour un reportage, nous aurions eu scrupule à en parler en l'absence de l'auteur ou de l'introducteur. Les méchancetés de Robert avaient été d'autant plus douloureuses pour moi que celui qui les prononçait était le plus délicat, le plus policé d'entre nous, celui qui attachait le plus grand prix à l'amitié, dont il semblait, par ce qu'il en disait et écrivait, avoir fait un des idéaux de sa vie. Il n'avait pas seulement vitupéré sous la pression de la colère. Elle avait fait refluer des rancunes insoupçonnables, vieilles de cinq ans et même de plus, comme si ce garçon charmant, si affectueux et si ouvert, eût étalé tout à coup devant nous ses comptes secrets, minutieusement tenus par la malveillance, la plus mesquine vanité. Je croyais réservées aux familles de telles sordidités et de telles petites. L'amitié, librement nouée, fortifiée par la plus puissante communauté de pensées et de souvenirs, pouvait donc y tomber aussi. Depuis plus de vingt ans, j'avais extirpé de ma vie toutes les conventions sociales, morales, religieuses, militaires, fait sonner le creux de leurs plâtres. Un de mes derniers tabous, en dehors de l'esthétique, avait été cette amitié désintéressée, transparente, de quelques jeunes hommes : il me fallait porter même cela au passif de ma naïveté. Pac avait donc trahi, et je n'avais pu faire entendre contre lui d'autre sentence qu'un triste et gros soupir. Je comprenais trop bien qu'il n'avait pas déserté une cause, mais s'était dissocié d'une folle tromperie, dont le meneur dupait les autres, en commençant par se duper, soi. Pac y demeurant, *Je suis partout* continuait (65). Il n'était plus question, bien qu'on eût feint de le croire, que Robert, après ses attaques, conservât une rubrique dans le journal. Poulain lui emboîtait le pas, avec la jubilation du scribe de banque qui vient de tirer la langue à son patron. Pour Blond, flottant, pusillanime, je ne doutais plus que sa retraite ne comblât un vœu déjà ancien. Seul, mon cas, pour les trois autres, et pour moi-même, demeurait incertain. Après un échec qui lui était aussi clairement imputable, Robert aurait pu me laisser la liberté de mon choix. Mais le temps de ces élégances était bien révolu. On était au sabotage de *Je suis partout*, et le dernier moyen de sabotage dont on pût encore user, c'était que je n'écrivisse plus une ligne dans ce journal. J'avais tenu à rappeler à Robert, sur le ton le plus amical, que les raisons de mon départ, si je parlais, n'étaient nullement politiques, que je n'avais jamais souhaité d'aller aussi loin que lui dans la retraite, que les événements d'Italie, si désespérants qu'ils fussent, n'entamaient point nos principes, et que je voulais m'en expliquer au moins une fois dans notre première page, afin qu'il n'y eût aucune équivoque sur ma démission. Robert, qui venait de me remercier avec effusion pour mes bottes à Lesca, s'était pincé et congelé aussitôt : « Je ne vois pas que cette profession de foi soit tellement utile. » J'arguai de nos trois cent mille lecteurs, dont

l'opinion n'avais pas cessé de compter pour moi, et qui ne sauraient comment interpréter ma disparition : « Je me fous bien, répondait Robert, de ce que vont penser les citoyens qui continueront à aligner leurs trente sous pour le journal de M. Lesca. Écris ton papier si tu t'y crois obligé. Mais de toute façon, il ne peut s'agir, j'espère, que d'un seul et dernier article (66) ? »

[...]

En s'achevant, le mois de septembre ramenait pour moi l'insupportable dilemme de *Je suis partout*. J'avais reçu, après mon dernier voyage à Paris, deux ou trois lettres de Robert et de Poulain, m'annonçant de nouvelles « infamies » de Lesca qui m'avaient peu troublé (82). Ces lettres se multipliaient. Pac m'avait écrit aussi, pour me dire que son choix était fait : il entendait rester fidèle à *Je suis partout*, il ferait tout pour le sauver, c'était son drapeau et sa raison de vivre. J'avais écrit à peu près dans le même ton à Robert, mais comme je l'ai dit, le « journal de Lesca » était maintenant l'objet de sa haine aveugle, il s'étonnait comme d'une faiblesse sentimentale que je pusse y rester attaché, que je n'eusse pas pour unique désir de concourir à son anéantissement.

J'avais mis au courant de notre crise et de mon tracas mes meilleurs amis de province, qui étaient depuis longtemps nos abonnés. Je croyais les bouleverser. Mais l'annonce du départ inévitable de Robert les avait médiocrement émus : « Brasillach manque de tempérament, nous l'avons toujours senti à travers ses articles. Nous avons bien compris qu'il flottait, après le débarquement en Afrique du Nord. S'il s'en va, c'est dommage. Mais quoi ! Vous continuerez sans lui ! » Pour eux comme pour Pac, *Je suis partout* était devenu une sorte de réalité supérieure, douée d'une vie indépendante de ceux qui écrivaient le journal. Robert n'avait pas vu cela non plus.

[...]

Je venais de recevoir une convocation pour le sanhédrin fixé au [blanc dans le manuscrit] septembre (87). L'été dauphinois était encore dans toute sa vigueur. J'avais assez d'argent pour vivre plusieurs années dans le loisir complet, beaucoup plus qu'il ne m'en fallait pour achever mon livre sans m'en laisser distraire par aucune autre besogne ; c'était un idéal d'artiste que je croyais depuis bien longtemps inaccessible à ma simple personne de journaliste sans rentes. Ma sécurité n'était pas plus compromise dans un village que dans mon quartier de Neuilly. Il ne m'était même pas défendu d'espérer que je m'y ferais plus ou moins oublier, ce qui était devenu, dans le cours pris par la guerre, la plus souhaitable des éventualités. Mais si j'y pensais, ce fut à la manière d'un père de dix enfants, qui se dit qu'il aurait bien aimé, s'il avait été célibataire, faire le tour du monde à bicyclette. Je refermais mes cartons, je reclouais les théologiens et les exégètes dans leur caisse. Je suis partout me collait à la peau bien plus encore qu'une famille. J'allais assister au dénouement d'un affreux drame de famille, mais justement un de ces drames qui vous font revenir en avion des antipodes, interrompre les plus délicieuses aventures de femme, les croisières les plus enchanteresses, si l'on n'a pas absolument perdu tout sens de la tribu, de la caste, de la gens.

Mais je laissai entendre, en partant, que je pourrais bien être revenu huit jours plus tard. Je me retrouvais, sur le quai de la gare, avec mon irrésolution, comme avec une névralgie faciale, du moins je le suppose, n'en ayant jamais éprouvé, qui vient vous relancer après un petit répit. Je suis partout continuerait, avec ou sans moi, les derniers billets de Pac ne laissaient plus à ce propos aucun doute. Quel que fût le parti auquel je m'arrêteraient, je serais tenu pour traître par les uns ou par les autres. Je ne pouvais pas me voiler que j'avais fortement encouragé Robert à un éclat. Il m'avait trompé sur son vrai but, mais je n'y voyais pas une excuse suffisante à l'abandonner maintenant. J'aurais dû déceler plus tôt ses vraies intentions. N'en avais-je pas été, inconsciemment, le complice, dans le désir de quitter ou de couler derrière nous, au moment critique, ce bateau tant aimé mais devenu si dangereux ? Mon attitude du mois de juillet ne me faisait-elle pas un devoir d'amitié impérieux, passant tous les autres, de le suivre, sans plus d'examen ? D'autre part, la désertion, même en sa compagnie, m'était insupportable. Je déplorais à nouveau l'absence de ma femme dans un cas aussi [blanc dans le manuscrit]. Elle avait pour Robert une franche amitié, accrue même d'une admiration un peu excessive. Je lui aurais confié avec un grand soulagement le soin de trancher.

L'horreur de la désertion gagnait sur les autres sentiments. Je devais m'arrêter à Vienne, où m'attendait un petit festin organisé par de braves et charmants amis, compagnons de longue date sans que je les connusse et dont *Les Décombres* m'avaient révélé l'existence ; de ces modestes petits bourgeois de province dont j'aurais



avant guerre écarté impitoyablement les hommages, et qui m'avaient si bien conquis par leur bons sens, leur courage, leur belle humeur, la délicatesse de leurs prévenances que je prenais maintenant avec eux autant de plaisir qu'auprès des plus brillants intellectuels et des artistes les plus lancés. L'un d'eux était libraire, sa vitrine avait déjà été démolie deux fois par des bombes « gaullistes » ; il ne désarmait pas pour autant. Je leur avais déjà parlé de notre « crise ». Je leur décrivis mes tiraillements, avec véracité, mais en sollicitant quelque peu la réponse que je souhaitais, et qui fut celle de tous les fidèles : « Mais vous ne pouvez pas songer sérieusement à quitter le journal ! Vous n'allez pas vous faire des scrupules. Rappelez-vous ce que vous avez écrit à propos de Maurras : ce n'est pas vous qui l'avez trahi, c'est lui qui nous a trahis tous. Brasillach vous laisse sa place ? Eh bien, nous vous lirons plus souvent, et ce sera tant mieux ! » Je savais qu'ils pouvaient être aussi catégoriques parce que Robert n'était pour eux qu'un nom à biffer, qu'ils n'étaient pas dans ma peau, avec mon amitié écorchée pour ce Robert, ses yeux pressants devant moi. Pourtant, je traduisais bien ce que j'éprouvais en leur disant : « Ma foi, je crois que je vais me laisser tenter. »

J'avais repris vers minuit un express pour Lyon. Si j'écrivais un roman, je varierais les décors, je ferais méditer mon personnage à la terrasse d'un café, sur une route, dans son jardin. Je ne veux pas me priver d'un des rares avantages des Mémoires, qui est d'éviter à l'auteur ces soucis. Il se trouve que mes monologues intérieurs les plus importants de cet été-là ont tous été scandés sur un rythme ferroviaire. J'étais donc seul, ou presque, dans le couloir de cet express, et dans l'euphorie de plusieurs bouteilles de côte-rôtie : « Bon Dieu ! c'est dit, c'est réglé : je reste ! » Je n'étais pas embrumé par le vin et le chaleureux petit cercle que je venais de quitter. Le côte-rôtie ne me faisait pas gagner la guerre. Je n'avais même jamais mieux vu que j'allais persister dans le combat le plus incertain. Mais le sentiment du risque dilatait ma résolution.

J'imaginai des contradicteurs, bien connus de moi : « Est-ce possible ? Allez-vous agir comme le dernier des imbéciles pour refuser de vous déjuger, et de reconnaître l'évidence, que l'Allemagne a perdu la guerre ? » Ils avaient sans doute raison, et j'avais eu sans doute tort d'estimer jusqu'à l'automne 1942 que la victoire allemande était définitivement acquise, et d'en inférer toute la politique française. Certes, je n'aurais pas publié maintenant Les Décombres ! Mais puisque ce livre avait vu le jour, m'ayant pour ainsi dire échappé, je ne voulais plus considérer que les vérités qui y étaient inscrites : la France ne se rétablirait pas par des simulacres militaires, il n'était plus en son pouvoir d'effacer à coups de canons, comme au temps de sa force et de son indépendance, le désastre de 1940, elle avait pour longtemps, pour toujours peut-être, perdu dans cette honteuse débâcle son autonomie, ce qu'elle en pourrait reconquérir ne saurait être que le fruit d'un travail intérieur, austère, pénible, impopulaire, longuement et patiemment poursuivi, dont une démocratie parlementaire était par essence incapable ; si les Allemands perdaient la guerre, l'Europe la perdrait avec eux, car il n'y avait à cette guerre planétaire que deux vainqueurs possibles, ou Hitler, ou Staline. J'avais encore le temps et les moyens d'assurer ma retraite, de quitter la partie avant que la série noire n'eût ruiné ma vie. Mais ces ratures et ces repentirs me répugnaient. Je choisissais de rester fidèle à mes vérités, à nos vérités, qui étaient les vérités majeures, à jamais irrécusables de cette guerre. C'était un destin fatal peut-être, mais historiquement le plus honorable.

Je ne cacherai pas qu'à ce sentiment profond s'ajoutaient des mouvements de vanité beaucoup moins grandioses. J'avais consigné avec mélancolie que si l'argent n'était pas directement en cause dans la crise de notre journal, alors que notre amitié avait toujours été facilement sauvegardée quand nous étions pauvres, cette crise avait éclaté dès que Je suis partout était devenu une affaire. Mais on n'abandonne pas d'un cœur léger une affaire en plein essor. Puisque je ne l'abandonnais plus, j'allais être un des maîtres de cette affaire. Ma fidélité n'était pas seulement la voie la plus honorable ; elle allait me valoir des honneurs immédiats. Je croyais n'avoir plus rien à dire en politique. Mais je me sentais subitement au bout des doigts vingt articles que la tutelle de Robert ne m'eût jamais consentis : « Et puis, la roulette tourne toujours. Si c'était tout d'un coup la fin de la série noire ? Qui pourrait affirmer que c'est désormais impossible ? Alors, pour le dernier carré des durs, quelle illustration, quelle fortune ! quels caïds ! Ah ! Bon Dieu ! quels caïds on devient ! » En restant, j'avais conscience de sauvegarder dans le journal certaines nuances dont Pac se fût peu soucié.

[...]

Je n'avais pas encore ouvert ma porte que j'entendais déjà sonner le téléphone. Poulain était au bout du fil : « Te voilà enfin ! Je te sonne depuis trois jours. » Je sentais qu'il épiait les moindres nuances de ma voix pour

deviner comment je rentrais, « gonflé » ou mollissant – car les adjectifs étaient les mêmes dans les deux camps, mais avec des sens intervertis. J'alléguai la fatigue d'un voyage ridiculement long, les bagages, l'heure tardive pour éluder un rendez-vous immédiat. Poulain allait certainement téléphoner aux autres son rapport sur mon état d'âme vraisemblable : « Il est tout de même arrivé. Il a mis près de vingt-quatre heures pour revenir de Moras. Il a l'air plutôt tiède, mais je ne crois pas qu'il voie Cousteau ce soir. Il déjeune demain avec nous avant le sanhédrin, on aura le temps de le réchauffer, mais il faut s'y préparer. »

La voix de Poulain, vigilant et sagace détective, refoulait comme un rêve ma résolution de la nuit. Ce qui m'était présent, c'était que Robert, dans ce moment-ci, fulminait sans doute contre mon indécision, songeait sceptiquement à mes protestations de fidélité. Le plaisir de la décision mâle et batailleuse était déjà effacé en moi par la tristesse de l'amitié.

Elle était encore plus tenace et douloureuse tandis que, le lendemain matin, je m'habillais dans mon appartement désert, en récapitulant le détestable horaire de cette journée. J'avais branché mon téléphone, ce que je faisais rarement quand j'étais seul. On m'appela de Je suis partout : « Le docteur Guérin vient d'être attaqué en sortant de chez lui, il est très grièvement blessé de plusieurs balles (89). » Je fus assommé. Guérin n'était pas seulement un de nos plus anciens et plus fidèles collaborateurs, un de nos excellents camarades ; c'était un de mes amis chers, j'attribuais à son énergie et à la sûreté de ses conseils une grande part de la guérison de ma femme qui avait été une de ses malades en 1936. Je composai à toute volée dix numéros de téléphone, j'essayais d'accoler des morceaux de nouvelles, au milieu du désordre de ma fureur et de mon émotion. On était en train d'opérer Guérin. Il ne devait donc pas avoir reçu une blessure irrémédiable. Il était en de très bonnes mains. On ne savait pas le siège de ses blessures. Je pus enfin me mettre en communication directe avec la clinique. L'opération était finie, Guérin était atteint à l'aisselle, une blessure grave, mais qui ne serait vraisemblablement pas mortelle.

Je devais déjeuner avec Brasillach sur les Champs-Élysées. Je partis dans une grande agitation de nerfs et d'esprit. Guérin était dans notre petite troupe la première victime des terroristes. Un peu rassuré sur le sort du blessé, que j'avais cru mort pendant un moment – car les salopards ne tiraient guère qu'à coup sûr, et manquaient rarement leur homme –, je voyais dans cet attentat une chance suprême et dramatique d'union, de réconciliation pour nous. Pouvions-nous encore nous déchirer quand l'un des nôtres venait d'être abattu ?

Je rejoignis Brasillach, que flanquait Poulain. Robert sortait de la cabine téléphonique, il apparaissait lui aussi fort secoué par la nouvelle du matin. Il me confirma aussitôt que Guérin, sauf complication, était hors de danger, mais il m'apprit qu'on craignait qu'il ne perdît le bras droit. Je comprenais assez mal pourquoi, ne sachant pas que ce bras eût été atteint, j'étais consterné à l'idée de Guérin manchot, non seulement mutilé dans son corps mais frappé dans le métier qui était toute sa vie. Nous nous étonnions de ce choix des assassins. Pourquoi lui le premier, quand nous étions tous aussi accessibles et mal défendus ? Il semblait avoir commis quelques imprudences, mais nous en commettions tout autant, nous ne nous étions jamais occupés de notre sûreté, du reste impossible à assurer dans Paris et avec nos moyens. Guérin n'avait jamais écrit chez nous que des articles médicaux, assez rares même depuis 1940. Mais il avait assez durement traité les médecins juifs, il était très au fait de leurs camouflages et de leurs menées. Il n'y avait pas à chercher ailleurs la cause de l'attentat : « C'est signé, c'est un crime juif. » J'attendais avec impatience d'autres paroles qui eussent décollé si naturellement des premières. Mais Robert ne les prononçait pas. Je ne dirai pas qu'il ne s'était entretenu quelques instants de Guérin que par convenance, mais son émotion avait été courte. Guérin était sauvé, l'incident était clos.

— Tu sais la dernière de Lesca, Lucien ? Ce qu'il est allé raconter à Bonnard sur moi ?

Ce moment de l'explication avec Robert, qui m'affligeait depuis des semaines, était venu. Mais je possédais un argument inattendu puissant, et que d'ailleurs je ressentais avec force.

— De Lesca, rien ne peut plus me surprendre. Mais il me semble qu'un jour comme celui-ci, ses bêtises et ses saletés sont assez négligeables. Je ne te parle pas seulement de mon amitié pour Guérin. Je ne sais pas quelles sont tes dernières résolutions. Mais moi, je ne me vois pas, je ne nous vois pas quittant le journal quand on vient de commencer à nous tirer dessus. Le même numéro annonçant l'attentat et que j'ai cessé ma collaboration, ça me paraît monstrueux.



Je suppose que Robert avait prévu cette objection, j'en suis même à peu près convaincu. Mais il feignit, avec des yeux tout ronds, qu'elle le surprenait au plus haut point. Je me répétai sans succès, Robert, activement doublé par Poulain, déclarait qu'il trouvait saugrenus mes scrupules, si saugrenus, ajoutait sa mine, qu'ils ne pouvaient être qu'une assez hypocrite échappatoire. On ne me laissa même pas ignorer que sans doute Guérin venait de tomber sous des balles juives, mais que cela ne le lavait pas d'être un ami et un partisan ouvert du Corned-Beef. L'attentat n'avait été qu'une diversion de quelques instants, Robert était déjà rendu à sa rage et à sa haine ; je n'avais plus qu'à rengainer sans mot dire mes espoirs encore une fois trop naïfs. Il était dit que je ne pourrais pas achever cette journée sans trahir.

La séance, rue de Rivoli, se déroula très rapidement. Lesca devenait directeur général, Cousteau directeur politique, un comité de rédaction, que l'on allait désigner sous peu, continuerait la tradition du « soviét ». Robert se démettait du conseil d'administration. Pour la forme, on proposait aux opposants de demeurer dans les rubriques de leur choix, à Blond, en particulier, de conserver son feuilleton littéraire. Pour la forme aussi, Robert et Poulain esquissèrent quelques attaques qui tombèrent à plat. Robert obtenait la quasi-unanimité du mépris. Je n'avais pas ouvert la bouche durant le bref débat.

Je ressortis avec Robert, Blond et Poulain, nous nous assîmes à la terrasse du café de l'Univers. Robert ne pouvait m'en vouloir de ne pas l'avoir soutenu, ayant été lui-même insoutenable ; Blond d'ailleurs s'était tu tout comme moi. Les trois fugitifs, comme ils l'avaient arrêté, rédigerait le soir même leur démission.

J'étais plus tristement ballotté que jamais. Je ne croyais plus à une amitié partagée, entre Robert et moi, j'étais instruit sur les causes des affectueuses protestations qu'il m'avait prodiguées tout l'été, je savais que cette fraternelle tendresse pouvait être changée dans une heure en rage médisante. Ces trois garçons s'étaient trop enferrés pour avoir pu demeurer sincères, avec moi comme avec eux-mêmes. Leurs projets, leurs promesses n'avaient été que des bruits de mots hasardeux pour m'entraîner. Je n'aurais eu aucune surprise, mon consentement arraché, de m'être trouvé seul devant un trio évasif, oublieux de tout ce qui avait été brassé et affirmé. Mais j'aimais toujours Robert. J'avais présent à l'esprit, avec toutes ses raisons, le quart d'heure de la résolution, dans le train, deux nuits auparavant. Mais je n'avais pas le courage d'en dire un seul mot à Robert. Faute d'être capable de le trahir, je devenais traître à moi-même. Tout ce que je pouvais exprimer, c'était ma mélancolie d'un dénouement que le matin je croyais encore évitable, ma tristesse devant ces trois vaincus. Je m'adressais à Robert comme à un écervelé doué mais intraitable, qui vient d'anéantir sa fortune dans un coup d'humeur.

— Et maintenant, que vas-tu faire ?

— Maintenant, me dit-il, les yeux brillants, presque agressivement, je vais faire de la politique. Je vais enfin commencer à faire de la politique !

Cela signifiait suffisamment qu'il abandonnait les forcenés à leur fanatisme rectiligne, qu'il abandonnait le métier des crieurs d'absolu, jetant leurs menaces de papier et de discours, leurs impératifs auxquels personne n'obéissait, pour s'aboucher avec les hommes de la pratique, savoir d'eux ce qui était encore réalisable, les ménagements, les concessions, les sacrifices nécessaires, peser au plus juste ceux qui méritaient notre confiance, et dans ce cas, entrer dans la leur, pour avoir accès à ces raisons d'État que nous avions toujours voulu réduire à nos volontés, ce pourquoi, peut-être, ces volontés étaient restées tellement inopérantes.

Ces perspectives pouvaient demander examen, réflexion et ces réflexions corriger mes attitudes épiques. Robert m'inspirait une assez vive compassion pour son échec ; en même temps, il venait de m'inspirer à nouveau le goût de l'intelligence. Si les trois dissidents m'avaient laissé mon choix, avec un tact suffisant, s'ils m'avaient laissé entrevoir une suite positive à leur équipée, j'aurais peut-être signé le soir même, avec eux, ma démission. Mais ils étaient possédés par l'idée fixe de m'entraîner avec eux. J'étais assiégé par trois acolytes, qui réclamaient ma retraite comme l'exécution d'un contrat. Je suis enclin de nature à me considérer comme engagé avec autrui : mais, dans cette affaire, j'étais en droit d'estimer que mes réticences depuis six semaines, les tromperies enfantines dont on avait usé avec moi contribuaient à me délier, et méritaient au moins que l'on tînt compte d'elles. Personne, pourtant, ne semblait enclin à s'en souvenir.

J'avais le premier, quand ce n'était qu'une hypothèse inconsistante, affirmé que je n'écrirais jamais une ligne dans un Je suis partout dont la manchette annoncerait : directeur, Charles Lesca. Cette facétie était accomplie. Mais Robert en était l'artisan volontaire. Je ne pouvais plus le lui dire, cette franchise eût été

interprétée comme un prétexte spécieux et insultant. Il me déplaisait furieusement de me déjuger en écrivant sous Lesca. Mais n'était-ce pas se déjuger bien plus gravement encore, n'était-ce pas une vraie fuite que de décrocher quand la partie était à demi perdue, le jour où l'un des nôtres venait d'être abattu ? C'était la seule défense que je m'autorisais, avec les précautions d'un infirmier chez les fous. Mais les autres n'en étaient plus à pouvoir m'écouter.

— Enfin, là, qu'est-ce que tu fais ? Tu es tenu à leur envoyer cet article (90). Comme si tu n'avais pas pu... Enfin, bon ! puis-je tu y tenais tant !

Je voyais que cet article, sur l'espérance fasciste, que les dissidents m'avaient concédé de mauvais gré, avait alimenté leurs plus déplaisantes palabres. Ils avaient certainement jugé de fâcheux augure que j'eusse conservé un ton aussi « Je suis partout ». C'était pour eux une faiblesse déshonorante que d'avoir tenu à dire que les bombes américaines n'écraseraient pas notre idée.

Poulain relayait Robert, qu'il estimait sans doute trop mou.

— Tu as fait ce papier, tant pis. Mais maintenant. Ils vont te demander un Vinneuil (ma chronique cinématographique) pour le prochain numéro. Tu les envoies chier. Tu donneras tes papiers de cinéma à *Révolution nationale* (91). La place t'est déjà réservée, tu les feras aussi longs que tu voudras.

Les deux autres faisaient chorus, collés à ma chaise, enfermant mes genoux.

— Tu les laisses tomber aussi sec, ils croient encore que tu n'oseras pas. Ils n'auront même pas le temps de te remplacer par Tartempion.

Je n'avais jamais vu pareille scène que dans les caboulots de campagne, chez les marchands de vaches. C'était le maquignonage de ma signature.

D'un mot, je m'ouvrais leurs bras ou je me désignais à leur fureur. Et tout cela pour embêter le Corned-Beef, pour saboter un journal que quatre mois plus tôt nous aurions sauvé en vendant nos meubles et jusqu'à notre dernier bouquin, s'il l'avait fallu. C'était par trop odieux. La figure acharnée et bilieuse de Poulain me devenait intolérable. Je n'avais jamais souffert qu'on m'extorquât ainsi mes décisions.

— Écoutez, dis-je le plus tranquillement que je pus : n'oubliez tout de même pas que je suis un homme libre...

[...]

Je ne me rappelle plus où et quand Pac me fit demander de venir dîner avec lui. En tout cas, le soir même, je gravissais son escalier. Je ne m'étais pas encore formulé ma décision. Mais accepter cette entrevue, c'était déjà un choix.

Pac me parla tout de suite carrément : « Je crois comprendre assez bien le cas de conscience qui te tracasse. Je ne sais pas ce que tu vas faire. Je n'ai pas besoin de t'expliquer que si tu pars, c'est un coup très dur, ta chronique de cinéma est une des plus suivies du journal, tu nous enlèveras plus de lecteurs que Robert. Mais enfin, nous n'en crèverons pas. Je t'ai déjà dit que je ferais le journal tout seul au besoin, que j'abandonnerais tout le reste pour ça ; j'y suis plus résolu que jamais. »

Sa franchise contrastait de séduisante et tonique façon avec les petites fourberies dont avait usé le trio. Pac savait bien qu'il n'y avait qu'un seul mobile profond et lancinant à mon incertitude, mon affection pour Robert. Je ne me fis pas faute de le lui rappeler.

— J'ai eu autant d'affection pour Robert que toi, me répondit-il. Nous avons même été liés davantage, depuis 1936, je n'ai pas eu de plus grand ami. Je l'ai défendu jusqu'à insulter ceux qui se permettaient devant moi la moindre réserve sur son caractère. Mais à partir d'aujourd'hui, il est rayé. Je passe peut-être d'un extrême à l'autre, mais je suis ainsi. Je peux avoir beaucoup de patience, je peux passer longtemps sans piper mot sur des questions d'amour-propre. Mais quand on a fait dans mes bottes, déçu mon amitié, c'est définitif. Que je donne ou que je retire mon amitié, c'est totalement. Robert me dégoûte d'autant plus que je l'ai plus aimé et admiré. Il s'est conduit en femmelette et en galopin ; c'est maintenant pour moi un ennemi méprisable et que je traiterai comme tel.

Je redoutais ces propos ; j'avais espéré qu'ils seraient moins durs ; je ne pouvais m'empêcher de penser qu'ils étaient la juste réplique aux méchancetés pointues que j'avais entendues de la bouche de Robert. La scission entraînait donc une brouille irrémédiable, et je me sentais horriblement écartelé. J'étais heureux de « garder » Pac, dont je n'avais jamais encore apprécié la salubre vigueur et la rectitude, sûr d'avancer encore



dans son amitié ; mais j'aurais voulu ne pas perdre Robert entièrement. J'argumentai à n'en plus finir ; je chargeais, non sans raisons, Poulain dont le funeste rôle d'excitateur, de procédurier obnubilé ne laissait plus aucun doute. Pac rétorquait, non moins valablement, qu'il était indigne de la position et du talent de Robert de s'être mis à la remorque d'un pareil conseiller.

— Robert a peur, un point c'est tout. Il s'est acoquiné avec Poulain et Blond, parce qu'ils les ont moites, eux aussi. C'est un complot de trouillards.

— Non, je reste convaincu que Robert a été mû d'abord par des scrupules politiques et intellectuels, qui n'ont rien de déshonorant, que j'ai partagés jusqu'à un certain point. Ce que je lui reproche, c'est de ne pas s'être tenu à ces scrupules, de les avoir maquillés de prétextes absurdes.

— C'est possible, mais je vois le résultat. Je place Je suis partout au-dessus de toutes mes amitiés. Robert n'a plus qu'un but : la destruction de Je suis partout. Donc, je le vomis, je l'assimile à un gaulliste, à un moscovite, à un Juif.

Je ne pus même pas obtenir l'assurance que l'on éviterait dans le journal d'attaquer les dissidents. Je ne pouvais plus être médiateur, j'avais bien à choisir entre deux partis ennemis. J'étais très malheureux. Je comprenais bien que je ne quitterais pas cette maison sans avoir cédé, c'est-à-dire sacrifié Robert. Pac était habile, persuasif et du reste logique : « Tu t'imagines être lié avec Robert. Mais moi-même je l'ai appuyé d'abord, quand je croyais qu'il défendait le journal contre une manœuvre de Laubreaux et de Lesca... Mais c'est Robert qui nous a trahis le premier, qui s'est foutu de nous, en nous cachant son vrai but. Il a été de mauvaise foi ; on n'est tenu à rien avec ces gens-là. »

Je n'écris pas mon apologie. Je dirai donc qu'il y avait peut-être aussi chez moi une certaine dose de coquetterie dans ma résistance. Je dis enfin : « Allons, c'est bon, tu as gagné, je reste avec vous. » Nous nous mîmes aussitôt à dresser un plan de travail. L'alacrité de Pac me gagnait vite. Proust note qu'une décision est le meilleur antidote d'un chagrin. Cela est plus vrai encore des cas où le chagrin naît justement d'une décision inévitable à prendre et des tiraillements qui la précèdent.

Notes :

16. Soit environ 450 000 euros.

17. Respectivement environ 50 euros et 45 000 euros. En plus de la rémunération des articles, le journal versait à ses rédacteurs réguliers une gratification prise sur les bénéfices qui s'éleva considérablement entre 1941 et 1943. Le bordereau d'envoi d'un chèque daté du 13 mai 1944 donne des informations sur la rémunération versée pour le mois d'avril à Rebatet par *Je suis partout* : 16 363 francs (soit environ 3 000 euros), dont un quart en vertu de son appartenance au comité de direction du journal (AN-Z6/1050).

18. Arbre d'Amérique tropicale dont la sève, les fruits et même la sciure sont vénéneux. Ce surnom était donné à Lesca par Brasillach et ses amis.

19. André Nicolas (né en 1904) était journaliste dans des journaux de province et des revues. Lors de la reconstitution de *Je suis partout*, en 1936, à la suite du retrait des éditions Fayard, il devint avec Lesca le principal actionnaire. Il fut brièvement directeur du journal et en demeura actionnaire, en n'y publiant guère qu'un article par mois jusqu'en 1939. Il ne participa qu'au premier numéro de la reprise de *Je suis partout* en février 1941 et céda finalement ses parts du journal à Claude Jeantet.

20. Cette remarque est évidemment rétrospective : après la fuite des journalistes de *Je suis partout* en Allemagne en août 1944, Laubreaux attacha ses pas à ceux de Lesca et, grâce aux relations argentines et espagnoles et à l'argent de celui-ci, se

réfugia en Espagne à sa suite, échappant ainsi à la justice de l'Épuration.

21. Cette description de Claude Jeantet montre très clairement que l'exil, la détention, le procès et la condamnation partagés n'avaient fait qu'accroître la distance entre Rebatet et lui. En Allemagne, Jeantet s'était joint au PPF et à Doriot, au bord du lac de Constance, tandis que Rebatet restait à Sigmaringen. Pendant le procès de *Je suis partout*, il avait fait profil bas (tout comme Rebatet, d'ailleurs) et avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité, tandis que Cousteau et Rebatet étaient condamnés à mort. Or, Rebatet estimait que Jeantet était pour une part responsable de ce qu'était devenu *Je suis partout* après le départ de Brasillach. Voir Annexes, « Le procès de Rebatet... ».

22. En juillet 1943, Brasillach se rendit en visite organisée par les services de propagande nazis sur le front de l'Est, avec Fernand de Brinon, le délégué du gouvernement français dans les territoires occupés. Le point culminant de cette tournée était la visite des charniers de Katyn où les Soviétiques avaient regroupé plus de 20 000 membres des professions supérieures polonaises exécutés par eux en 1940. Les Allemands utilisaient cette découverte pour stigmatiser la barbarie soviétique (toutefois ce qu'on savait des nazis faisait croire à des millions de personnes que les Allemands étaient les véritables auteurs des massacres et qu'ils les utilisaient sans vergogne à des fins de propagande). Aussi, brièvement interviewé par la radio La

voix du Reich, Brasillach avait-il déclaré : « Il faudrait que les incrédules viennent voir. »

Quoi qu'en dise Rebatet, Brasillach a bien publié un article sur Katyn dans *Je suis partout*, le 30 mai 1943, intitulé « Bagatelles sur un massacre », avec description et mise en garde : « Si demain les Russes sont vainqueurs, bons bourgeois français qui gémissiez sur l'absence de votre automobile et le couvre-feu de minuit, vous aurez ce qu'ont eu les Polonais de Katyn. Car les Soviétiques, eux, ne s'embourgeoient pas. Ils sont les Soviétiques de la Russie de 1917, de la Hongrie, de l'Espagne, des pays Baltes. Instruisez-vous ! »

23. Doriot s'était engagé dans la LVF à sa création et passait une partie de son temps sinon sur le front de l'Est, du moins à proximité (et donc hors de France). Quant à son mode de vie excessif et déréglé, il était déjà avéré avant la guerre et avait provoqué le départ de certains de ses lieutenants.

24. Grock était un clown extrêmement célèbre en Europe.

25. Les Cahiers du témoignage chrétien étaient un journal clandestin qui incarnait la Résistance chrétienne. Au printemps 1943, il tirait à 35 000 exemplaires.

26. En 1915, l'Italie était entrée en guerre, aux côtés des Alliés, contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie auxquelles la liait pourtant une alliance militaire.

27. Gian Galeazzo Ciano (1903-1944) était le gendre de Mussolini et le ministre des Affaires étrangères depuis 1936. Il fut jugé et fusillé par les fascistes réfugiés dans le nord de l'Italie sous protection allemande, en janvier 1944.

28. Lors de sa réunion du 24 juillet 1943, le Grand Conseil fasciste vota par 19 voix contre 8 un ordre du jour accordant les pleins pouvoirs au roi contre Mussolini.

29. 50 000 francs de 1939 représentent environ 23 000 euros et un million de francs de 1943 environ 224 000 euros. La différence, considérable, est due en partie à l'enchérissement de l'or pendant la guerre, tandis que le franc était totalement déprécié par les frais d'occupation et l'inflation qui en découlait. On peut admettre qu'une part des bénéfices engrangés par *Je suis partout* depuis 1941 s'était ajoutée au pécule d'origine.

30. C'est-à-dire le numéro daté du 6 août 1943, car la rédaction, mise au courant des événements d'Italie le 25 ou le 26 juillet, n'avait pas réagi à temps pour le numéro du 30 juillet, qui devait être prêt le 28.

31. Dans une lettre à Rebatet, datée du 14 août 1943, Brasillach développe ces arguments : « À l'égard de Vichy, je partage tes répugnances sur le passé. La responsabilité de ces trois années est lourde. Mais aujourd'hui, qu'y a-t-il au-dehors ? Rien. Ni Sordet, ni Déat, ni Doriot ne présentent de politique. Il n'y a dans leurs discours que des mots : accentuer l'action, union européenne, etc. Que veulent-ils ? Mobiliser ? Bonne blague ! Sauckel, poursuivant les erreurs de la Relève, est venu demander 500 000 hommes ! Laval a refusé. Pouvez-vous le désapprouver ? Ça ferait 499 000 réfractaires, bandits dans le maquis comme cela se passe un peu partout maintenant. Je ne sais pas du tout ce que veut faire le vieillard. Je crois que chacun (Allemands et Anglais) le considère comme aussi

gênant qu'indispensable, suivant le mot de Fabre-Luce. Doriot lui-même se met derrière lui. Je ne demande pas qu'on lui fasse de la lèche. Mais je crois que nous devons être derrière lui comme en septembre 1938 derrière Daladier. Tu vois ma nuance. Je ne veux pas faire de romantisme. Nous n'avons rien à renier. Mais quel devrait être maintenant le devoir d'un gouvernement ? Préparer, quoi qu'il arrive, une future entente franco-allemande. Préparer, s'il en est besoin, le syndicat des vaincus, dans la pire hypothèse. Mais ne pas se laisser entraîner dans la catastrophe avant d'avoir tout essayé. Soyons logiques avec nous-mêmes : en 38, nous criions que nous n'allions pas monter sur le vaisseau qui sombre des Tchèques, en 39, Déat se moquait de ceux qui voulaient mourir pour Dantzig. Faudrait-il aujourd'hui mourir, nous, pour que Dantzig reste allemand ? Je réponds non. Je suis contre le bolchevisme parce que c'est la mort totale. Pour le reste, je suis germanophile et Français, Français plus que national-socialiste pour le dire. En cas de danger, c'est à sa nation qu'il faut se rattacher. Elle seule ne trompe point. Car, si l'Allemagne se redresse comme elle en est capable, tant mieux pour elle et pour nous. Mais il faut savoir agir, et en politique ne jamais dire jamais. Tout cela, nous ne pouvons pas toujours l'écrire, nous pouvons ne pas écrire le contraire. En tout cas, je ne porterai la main à aucune dénationalisation. Plusieurs de nos amis, consciemment ou non, y versent, il faut bien le dire. Alors que notre journal passait, parmi même ses adversaires, pour être resté "le plus grand hebdomadaire français", on veut en faire maintenant l'organe à devise "Le fascisme, le fascisme seul". C'est du Maurrassisme à l'envers » (Robert Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, Paris, Les Sept Couleurs, 1955, p. 248-249).

32. Ce passage est crucial puisqu'il suggère que Brasillach avait eu des informations sur la Solution finale et que Rebatet refusa absolument non pas de le croire, mais d'en tenir compte pour faire évoluer son attitude ou ses opinions.

33. Soit le 4 août 1943. Le mercredi était le jour du bouclage de *Je suis partout*, qui paraissait le vendredi. L'opinion de Brasillach à l'issue de cette réunion apparaît dans une lettre à Georges Blond, datée du 4 août : « Je pense tout cela d'abord depuis un an, au moment où il est devenu clair que nous n'étions soutenus par personne, et que tout le monde se foutait de nous, Allemands et Français. Cela est devenu si net que j'ai souvent dit à Henri Poulain à cette époque que j'en avais assez de JSP. C'est devenu beaucoup plus clair en novembre, bien entendu, et enfin maintenant. Or, je viens de recevoir une lettre de Carlos [Lesca] et une de Pac [Cousteau] qui prouvent le désaccord le plus total, le plus absolu avec ce que je pense. La discussion me paraît vaine. J'aime mieux remettre le journal à qui le voudra. Je ne puis en conscience continuer à le diriger. » (Lettre citée par Anne Brassié, *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 271.)

34. Claude Maubourguet avait épousé en juillet 1942 la nièce de Charles Lesca. Il avait commencé à publier dans *Je suis partout*, dès janvier 1942, des nouvelles et des articles divers. Il devait devenir secrétaire de rédaction après le départ d'Henri Poulain.



48. Régis et Michel sont les prénoms des deux personnages masculins principaux du roman qui deviendra *Les Deux Étendards*.

49. Ce surnom péjoratif avait été donné à Charles Lesca parce que sa fortune venait du commerce de la viande de bœuf argentin. Henri Poulain l'appelait pour sa part « Lescon ».

50. Selon le témoignage de Cousteau : « Brasillach, ayant persisté dans sa résolution d'orienter Je suis partout vers la littérature, et ayant, en conséquence, écrit un article de tête sur un livre de M. de Monzie au moment où le fascisme disparaissait en Italie et où nos lecteurs attendaient que nous commentions l'événement, la crise finit par éclater » (AN-Z6/263 dossier 2974).

51. Une lettre de Brasillach à un ami montre comment il percevait alors la situation et la position de Rebatet : « Je me refuse pour ma part à chanter victoire, à bomber le torse, et à faire les matamores. Je ne sais pas ce que sera l'avenir, mais il est évident que de toute façon il sera idiot (au minimum). La France fasciste dans une Europe fasciste... Les réflexions raisonnables que je fais (sans rien abandonner de mes convictions), il y a des gens qui appellent ça "être mou". À Je suis partout, il y a donc des "mous" et des "durs". Dans les "mous", G. Blond, moi-même et Rebatet, qui est plein de raison. Les autres sont plutôt du genre matamore. Il n'y a vraiment pas de quoi ! Je prétends que l'avenir est inconnaissable – grande pensée ! –, que nous sommes cocus quoi qu'il arrive, et c'est une vocation qui date de l'Action française et dont je commence à avoir un peu marre. » (Lettre citée par Anne Brassié, *Robert Brasillach...*, op. cit., p. 269.)

52. D'après les lettres reçues par Rebatet de Brasillach et Poulain, cette réunion aurait eu lieu le 23 août 1943.

53. Alain Laubreaux avait eu beaucoup de déboires professionnels depuis le début de sa carrière, à cause de ses arrangements avec la probité. Il avait notamment eu, dans les années 1920, des démêlés judiciaires à propos d'un plagiat, avec Henri Béraud, dont il avait été le secrétaire.

54. Effectivement, les lecteurs de *Je suis partout* ne trouvèrent aucun commentaire de la chute de Mussolini dans l'hebdomadaire, ni le 30 juillet, ni le 6 août 1943, signé de Brasillach. Ce jour-là, l'éditorial de celui-ci portait sur le livre d'Anatole de Monzie *La Saison des juges* (Paris, Flammarion, 1943), qui stigmatisait la manie d'accusation et de dénonciation qui avait saisi la France depuis la défaite de 1940.

55. Pierre Villette (qui signait Dorsay) donna une chronique politique hebdomadaire à Je suis partout du 21 février 1931 au 16 août 1944. Il était administrateur du titre depuis décembre 1942.

56. Pierre Villette avait soixante ans.

57. C'était nettement plus que cela, puisque Brasillach, prenant personnellement les attaques de Monzie, niait que Je suis partout ait jamais été un journal de dénonciation, ce qui était une façon pleine d'imagination de présenter les choses.

58. Dans le numéro du 6 août 1943, l'éditorial de Brasillach (« Pourtant Saint-Louis contre Brid'oison »), attaquant Monzie, partage la une avec la suite d'un reportage sur la Roumanie en

guerre (Pierre Vitoux, « En Bessarabie reconquise. Choses vues »). Néanmoins, un encadré signé L'Ubiquiste, qui peut être de Cousteau, et intitulé « Fascisme », est bien une professions de foi : « Quelle que soit l'issue de la guerre, le monde de demain sera l'antithèse de ce qu'avaient rêvé les "grands ancêtres". Même si l'on enterre les vieilles étiquettes, même si l'on répudie officiellement le fascisme, même si, pour une question de vocabulaire, on s'acharne à accabler les gens qui, comme nous, ont vu juste et qui prétendent aujourd'hui ne rien renier de leur clairvoyance. »

En deuxième page, la chronique politique de Dorsay est, elle aussi, assez tranchée, avec de multiples hommages à Mussolini.

59. Ralph Soupault travaillait aussi au *Cri du peuple*, au *Petit Parisien* et à *Combats* (le journal de la Milice).

60. Pierre Lucius avait la haute main sur la page économique de Je suis partout depuis 1937. Son domicile avait été perquisitionné par la police lorsque l'équipe du journal avait été accusée de trahison, mais comme il n'avait pas été arrêté, il avait fait partie de ceux qui, avec Thierry Maulnier et Pierre Varillon, avaient composé le dernier numéro de Je suis partout daté du 7 juin 1940, ce qui ne constituait certes pas une recommandation aux yeux de Rebatet. Hervé Le Grand, quant à lui, était un vieux militant d'Action française. Il tenait la chronique financière à Je suis partout depuis 1937.

61. André Tardieu et Camille Chautemps sont deux présidents du Conseil de la III<sup>e</sup> République.

62. Le témoignage donné par Cousteau à la justice diverge un peu du récit de Rebatet : « Lorsque Mussolini fut chassé du pouvoir par Badoglio, cet événement affecta profondément Robert Brasillach. Celui-ci était sentimentalement attaché au fascisme et, d'autre part, les événements militaires prenaient une tournure qui laissait présager la défaite des puissances de l'Axe. Brasillach nous réunit et nous expliqua que nous n'avions plus le droit d'engager nos lecteurs dans une voie sans issue. D'autres, dont moi-même, lui répondirent qu'il était déshonorant de se retirer de la lutte précisément au moment où les choses allaient mal pour nous, et que nos lecteurs nous considéreraient comme des traîtres. Il y eut, à la suite de cette réunion, un échange de lettres aigres-douces entre divers collaborateurs et des tentatives de compromis. Mais Brasillach ayant persisté dans sa résolution d'orienter Je suis partout vers la littérature et ayant en conséquence écrit un article de tête sur un livre de M. de Monzie, juste au moment où le fascisme disparaissait en Italie et où nos lecteurs attendaient de nous que nous commentions l'événement, la crise finit par éclater. Au cours d'une réunion des principaux collaborateurs, Brasillach annonça qu'il donnerait sa démission si on ne lui donnait pas les pleins pouvoirs pour orienter Je suis partout à sa guise. Il était soutenu par Georges Blond et par Henri Poulain. Lucien Rebatet, partisan de la politique de fermeté mais hostile à Lesca et très lié d'amitié avec Brasillach, le soutint un moment, mais finit par se rallier à la majorité, composée de Lesca, Laubreaux, Lebre, Jeantet, Dorsay et moi-même. Mis en minorité, Brasillach démissionna et quitta le journal, entraînant avec lui

Georges Blond et Henri Poulain. Il fut décidé que le rédacteur en chef ne serait pas remplacé, que le journal serait désormais dirigé par un conseil de direction et que je serais le directeur politique chargé d'appliquer les décisions du conseil. La ligne politique du journal demeura la même » (cour de justice, procès-verbal d'interrogatoire de Pierre-Antoine Cousteau, 11 janvier 1946. AN-Z6/253 dossier 2974).

63. Il existe un rapport du groupe Presse de la Propaganda Abteilung qui revient sur ces événements en les replaçant dans leur contexte : « Les événements de ces dernières semaines de septembre ont accéléré la séparation des journalistes courageux et des journalistes lâches et peureux dans les cercles de la presse française. La division globale de la population française entre les amis de l'Allemagne, les éléments hésitants et ceux qui sont indifférents est également pleinement visible ici. Le cas de Brasillach en est un exemple. Brasillach, éditeur du courageux hebdomadaire politique Je suis partout, qui venait de rentrer d'une visite à la LVF sur le front de l'Est, suggéra à la rédaction de son journal qu'ils devraient s'abstenir de couvrir l'actualité politique et n'offrir, à l'avenir, que de la littérature – ceci sous l'influence de l'annonce de la "démission" de Mussolini. Découragé par les développements militaires tels qu'il les comprenait, et fortement influencé par le livre publié clandestinement du collaborateur peu fiable Fabre-Luce [le tome 3 du *Journal de la France* qui lui avait valu d'être arrêté en juin 1943], son opinion était que l'intérêt de la France nécessiterait en est un plus grande retenue dans le domaine politique, comme il avait pu le percevoir dans certains journaux de la zone sud, particulièrement dans Gringoire. Il reculait devant les agressions et les attaques ouvertes contre l'Amérique et pensait qu'elles n'étaient pas judicieuses, qu'elles étaient même dangereuses. Lors de la réunion de la direction de la rédaction, les opinions s'affrontèrent. La proposition faite par Brasillach de fuir la politique fut rejetée à la majorité. Brasillach quitta la direction de la rédaction. Comme s'ils avaient quelque chose à se faire pardonner, les rédacteurs restants redoublèrent leur credo politique. Le directeur général Lesca trouva des mots forts pour formuler "l'objectif final". Il était hors de question de se laisser intimider par le nombre ou le matériel employés dans la stratégie de guerre mathématique menée par les Anglais et les Américains. On formulait vis-à-vis de ces messieurs du Service de la propagande des excuses et des déclarations de fermeté. Un appel du groupe Presse aux journalistes parisiens de ne pas abandonner lâchement le combat fut bien reçu dans ces cercles : le nombre de types d'articles courageux et signés personnellement s'accrut. Brasillach, poussé par une sorte de honte, publia dans la revue Révolution nationale un article sur la collaboration des cœurs entre l'Allemagne et la France. Encouragé par son entourage, il a repris son précieux travail politique » (rapport cité par Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, op. cit., p. 270-271).

64. Une lettre écrite par Brasillach à Rebatet, le 28 août 1943, restitue les griefs du premier, mais sur un ton plus modéré que ne le suggère Rebatet : « J'ai réfléchi qu'il ne serait peut-être

pas mauvais que la semaine prochaine – sans préjuger de ce tu feras dans l'avenir – tu n'envoies pas d'article à JSP de façon que le numéro suivant, celui qui annonce mon départ, n'ait d'article ni de moi ni de toi ni de Blond ni de Poulain. Cela aurait l'air d'une manifestation qui n'engage en rien l'attitude future. Pour ma part d'ailleurs, je n'écrirai plus à JSP car je ne veux pas enrichir Maubourguet. Carlos a tenu les propos suivants : "Je vais d'abord demander au prochain Soviet de mettre mon nom en manchette avec directeur général. Ce n'est pas le seul titre que je réclame, mais le pouvoir qu'il comporte. Après tout je suis le maître (sic). Ceux qui ne sont pas contents n'auront qu'à s'en aller. Nous n'avons besoin ni de Rebatet, ni de Brasillach ni de Blond pour faire le journal (re-sic). Ils peuvent très bien n'y plus écrire, ça m'est égal." Il a ajouté : "Il va de soi que Pac n'aura pas du tout le pouvoir qu'avait Robert et que je veux tout diriger et tout revoir moi-même." Ce qui prouve que Pac est couillonné d'avance. Moi, je n'accepterai jamais qu'on dise de moi que j'ai cédé quoi que ce soit pour de l'argent. Lesca se livre sur moi à une campagne violente et infâme. Inutile de te dire qu'il trouvera à qui parler. Quant à toi il dit textuellement : "Rebatet a tenu de tels propos que Lucius a été obligé de le remettre à sa place." Voilà le résumé fidèle des événements. On t'embrasse affectueusement. À bas le capital ! Robert » (AN-Z6/1050).

65. Le 29 août, Pierre-Antoine Cousteau écrivait à son tour à Rebatet pour exposer les raisons pour lesquelles il demeurerait à Je suis partout : « Juste un mot pour te dire que les choses ne s'arrangent guère à JSP. La querelle Robert-Carlos [Brasillach-Lesca] s'envenime à vue d'œil. Sans vouloir préjuger de la suite des événements, mon point de vue est très net. Je me refuse à laisser saborder le journal ou à le laisser saboter. Ça ne m'amuse pas du tout d'être rédacteur en chef (je ne l'ai accepté que parce que je pensais que ça sauvegarderait au moins notre unité apparente), mais tant que j'exercerai ces fonctions, c'est-à-dire au moins jusqu'au prochain sanhédrin, rien ne m'empêchera de faire un journal qui sera le moins mal possible.

« Or, la situation est dramatique. Robert s'est retiré sous sa tente. Poulain est parti en vacances (bien résolu à ne jamais remettre les pieds au canard). Blond et Laubreaux sont en vacances également. Toi aussi ! Alors je t'envoie un SOS. Évidemment je peux boucler les colonnes, mais avec toutes les rumeurs concernant le "dégonflage" de l'équipe, je juge indispensable de sortir toutes les réserves disponibles. Envoie-moi des articles, sur n'importe quoi, mais je préférerais qu'ils eussent une nuance politique. D'autre part la page des spectacles reparait le 10 septembre. (Mais là ta participation si souhaitable qu'elle soit est accessoire. Ce que je voudrais, c'est un Rebatet rugissant pour la une.)

« J'ignore comment nos querelles de crabes vont tourner, mais je n'oublie pas qu'à l'origine du vote de défiance, il y avait un différend politique. Et moi, c'est la seule chose qui m'intéresse. Quand bien même nos amis auraient mille fois plus raison sur les questions de préséance, j'estime que c'est secondaire, qu'en restant soudés, qu'en participant au soviet et au conseil de



direction, nous conservions nos chances pour l'avenir, et l'importance de notre bloc et que c'était la seule tactique raisonnable. Or Robert veut s'en aller définitivement. Il va collaborer à Révolution nationale (ce qui est une étrange façon d'être mou). Ceci évidemment le regarde. Quant à moi, je ne marche pas pour une dissidence. Quelle que soit la tournure des événements, rédacteur en chef ou pas rédacteur en chef, je continuerai à collaborer à JSP. Une seule chose pourrait m'amener à démissionner (et je le ferai immédiatement sans considérations d'argent), c'est si la "ligne" déviait, si la tendance "de Monzie" l'emportait. Or ça n'est pas le cas. Je le répète, dans les circonstances actuelles, la défaite subie par la minorité anticapitaliste est tout à fait secondaire. Elle est emmerdante, soit. Mais que vont faire les gens (Robert et Poulain) qui se préparent à claquer les portes sous prétexte que Lesca va être "directeur général" ? Ils iront, pour gagner leur croûte, se mettre sous la coupe d'un autre "directeur général", qui sera beaucoup plus emmerdant et sur lequel ils n'auront pas les moyens de pression que nous laissait le soviétique. C'est puéril et bouffon. Nous reparlerons de ça. Pour l'instant, j'attends ta copie. Fais vite.

« Mes amitiés à Véronique. À toi, Pac » (AN-Z6/1050).

66. Brasillach lui-même publia dans Je suis partout, avec son dernier article régulier du 27 août 1943, un appendice précisant qu'il se retirait parce qu'il s'était éloigné du journal pendant ses voyages et qu'il souhaitait se consacrer à divers travaux.

82. Les lettres du mois de septembre de Brasillach et Poulain, qui relatent les péripéties de la séparation, montrent que Rebatet traversa un moment de doute et de réflexion avant de prendre sa décision définitive.

Lettre de Brasillach à Rebatet, 11 septembre 1943 : « Tu comprends que devant les péripéties du roman feuilleton italien, les drames intérieurs de JSP s'estompent un peu devant ma curiosité ! Toutefois, comme tu ne rentres peut-être pas tout de suite et que je vois que tu ne vois pas le journal, je tiens à te dire comment se présentait le dernier numéro. À la une, ton article et un de Jeantet. Bon. Au milieu, comme un ubiquiste, un papier signé Lesca où il était dit que l'heure n'était plus à l'intelligence (ce doit être une confession) mais que certains aujourd'hui hésitaient, flanchaient, faisaient des hypothèses qui, que, etc. Et, en haut du journal, en manchette, ces mots : "Dans ce numéro, l'équipe de Je suis partout". Suivaient les noms de tout le monde, Georges, toi, Pac, Lesca, Lucius, Soupault, etc. Sauf, bien sûr, le mien. À côté du papier filandreux de Lesca, il devenait évident que je ne faisais plus partie de l'équipe. Si j'ajoute que Lesca va raconter aux Allemands que je suis devenu gaulliste, ça te complétera le tableau.

« Attendant les décisions futures du prochain sanhédrin, je n'ai en ce moment pas pris position politique contre JSP bien entendu, ni même contre Lesca politiquement. Je considère cette manchette comme une provocation assez basse, et Pac n'est vraiment pas délié de ne pas l'avoir compris. En outre, te faire toi, et Georges, complice de ce qui est une saloperie pure et simple me paraît passer les bornes. Mais cela, c'est votre

affaire. Je te dis cela simplement pour t'informer. Maintenant, j'attends la suite. J'ai dit à Pac le premier jour qu'on n'avait jamais rien écrit contre Gaxotte dans JSP bien qu'il l'ait abandonné dans des circonstances pénibles pour le journal (ce qui, en tout état de cause, n'est pas le cas en ce moment), mais qu'on ferait bientôt des échos infamants sur mon compte. Ça ne tardera pas. Pac est d'une niaiserie par trop olympienne. Un jour, ces échos futurs, c'est lui qui les fera.

« J'en suis tout de même attristé. Bien affectueusement et, j'espère, à bientôt. Robert » (AN-Z6/1050).

Lettre de Brasillach à Rebatet, 16 septembre 1943 : « Henri Poulain a reçu cet après-midi un pneumatique l'informant qu'il était mis à la porte de JSP sous le prétexte qu'il a disparu depuis fin août et n'a pas donné avis qu'il quittait le journal. Or, Henri devait rentrer demain, en avait averti Pac, et était régulièrement en vacances jusqu'à demain. C'est comme si on te supprimait ta chronique de cinéma sous prétexte que tu ne la fais pas en ce moment. Lesca ajoute qu'il fait toutes réserves sur ses droits puisqu'Henri n'a pas donné de préavis. Truc pour ne pas verser d'indemnité ni, naturellement, de boni de piges. Ni le rédacteur en chef (j'espère !) ni le conseil d'administration dont je fais partie (si l'on veut juger les choses d'un point de vue capitaliste) n'ont été avertis.

« J'ai donc envoyé un pneu à Pac que je n'ai pu atteindre par téléphone pour lui dire que j'attends maintenant à l'œuvre son amitié. À vrai dire, si demain même Henri n'est pas laissé libre de partir lui-même de JSP ou d'y rester (il est sûr qu'il s'en ira, bien entendu), et s'il n'a pas d'indemnité et le reste, et si Pac couvre de son autorité cette saloperie, je ne lui adresserai plus jamais la parole. Depuis huit jours, Pac est passé du côté de Lesca, accepte qu'il soit "directeur" et montre des trésors d'indulgence pour lui. Mais je veux espérer encore que tout n'est pas perdu avec lui.

« Nous avons affaire à un gangster en la personne de Lesca. C'est maintenant la lutte au couteau.

« Il me tarde que tu sois là pour que tu voies Sordet qui, d'après ce qu'il me dit, est bien mal informé.

« Voilà. Tu jugeras comme moi que c'est très grave et que notre devoir est de ne jamais laisser tomber Henri.

« Bien affectueusement » (AN-Z6/1050).

Lettre de Poulain à Rebatet, 4 septembre 1943 : « Robert t'a écrit les dernières nouvelles. Elles me paraissent essentielles, d'autant que Lescon dévoile ses batteries. Ses propos ont été tenus devant Marie sa femme à Lucien C[ombelle] de Révolution nationale : "Je suis le maître. J'entends exercer à l'avenir mes droits. Ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à s'en aller. Je n'ai pas besoin d'eux pour faire le journal."

« On ne s'émeut pas. Robert est parfait : fier, rieur, implacable. Il se démène comme un beau diable et j'espère vraiment que nous ferons retirer à Lescon l'autorisation – si nous sommes un bloc de 5 – ou que nous aurons notre journal à nous. Tout cela alors compensé, même le fric, et notre honneur serait sauf.

« [...] Pour ma part, si Lescon est directeur général, non seulement je résilie mes fonctions, mais je cesse d'écrire (je garde mes actions). Ainsi, quand ils auront fait des conneries,

et ça viendra vite, nous pourrions gueuler haut puisque nous ne serons pas solidaires de la faillite.

« Les collaborations vont s'offrir à nous et dans le cas contraire, que diable ! Nous pouvons attendre quelques mois jusqu'à ce que nous ayons notre journal.

« [...] Je te joins un Plan d'accord avec Robert. Je t'adresse aussi à Georges. Sois gentil de remplir les colonnes qui te concernent et retourne-les 33 rue du Dragon. Dès que j'aurai la réponse de Blond, je te réexpédie le tout. On aura l'avis des quatre. Ça permettra une base de discussion. Et peut-être un pacte à quatre ? Et à cinq ? Auquel cas, je parie notre victoire » (AN-Z6/1050).

Lettre de Poulain à Rebatet, 18 septembre 1943 : « Tu es un frère, tu bolides d'instinct, c'est pur et c'est net et tu as employé les deux mots essentiels : amitié et honneur. Alors, on t'embrasse, un brin ému.

« Voilà d'abord le film horaire des derniers événements : Nous savons que depuis notre St Barthélemy (le grand conseil était le 23 août et je l'avais bien dit à Robert que la date importait) et dès le lendemain, Lescon s'est précipité partout, non seulement chez Bonnard mais chez les autorités en uniforme pour dire que "Robert avait eu une défaillance morale et qu'il avait dû s'en séparer". Aimez-vous la délation, on en a mis partout.

« [...] Je comprends très bien ton point de vue, ta volonté (qui est mienne) d'essayer jusqu'à l'impossible – jusqu'à ce que la loi nous force à abandonner – de garder le canard qui est nôtre. Mais dis-toi bien qu'aux yeux de Ralph, Villette, Andriveau, Claude J[eanet], nous sommes des salauds, Georges, Robert et moi, que les gangsters d'entre eux s'occupent des têtes faibles et que écrire national-socialiste et le pratiquer, c'est deux paires de burnes de très inégale grosseur. Il faudrait avoir d'abord la conscience de classe » (AN-Z6/1050).

87. D'après les événements rapportés plus loin dans le texte, la date serait le 27 ou le 28 septembre 1943.

89. Paul Guérin (né en 1899) avait été un militant d'Action française très vigoureux, jusqu'à transformer sa thèse de médecine en un pamphlet pour le corporatisme et contre l'État – comprendre la République –, dédié à Léon Daudet et Charles

## Lucien Rebatet

### Les Décombres

(LAFFONT) 30 €



*Les Décombres*, le best-seller de l'Occupation ! Plus qu'un livre, un véritable torrent qui vous vaccinera à jamais de la réaction, de la République, de la démocratie, de l'Église, de la franc-maçonnerie, du ghetto... Un ouvrage à relire et à méditer. Les éditions Robert Laffont viennent de le refaire paraître in extenso, y compris les chapitres les plus maudits. Mais la divine surprise vient de cette suite jusqu'alors inconnue des *Décombres*, *L'héritage de Clairvaux*, écrit entre les murs glacés du célèbre pénitencier et qui traite entre autres des combats politiques et éditoriaux menés par la talentueuse équipe de *Je suis partout*, jusqu'au bout du fascisme et du national-socialisme, quand d'autres, dès 1943 (notamment Robert Brasillach et Georges Blond), jetaient l'éponge, ne croyant plus en la victoire finale de la révolution européenne, ce qui ne les empêcha point de connaître eux aussi la vindicte des vainqueurs, notamment de la Résistance qui ramena dans ses fourgons tout le personnel politique qui avait mené la France à la débâcle en 1940 et dont les héritiers sont toujours au pouvoir en 2016. Encore du très très grand Lucien Rebatet. Ne boudons pas notre plaisir ! EK

(Réfléchir & Agir, n°53, été 2016)



## Le guide culture

LIVRES

## Sous Les Décombres

Fallait-il rééditer, dûment annoté, le pamphlet du collaborationniste Lucien Rebatet ? Oui, car il apporte un éclairage saisissant sur le fascisme à la française.

Par Grégoire Kauffmann

François Mitterrand distinguait deux catégories d'hommes : ceux qui avaient lu *Les Deux Etendards* (1951) et les autres. Roman de l'athéisme et de la grâce, nourri de références à Nietzsche, Wagner, Ignace de Loyola, cette histoire de jeunes provinciaux épris d'absolu, torturés par la chair, avait de quoi séduire et dérouter l'ancien militant de droite devenu socialiste. Son auteur, Lucien Rebatet (1903-1972), surmuge dans les mémoires pour avoir commis le plus célèbre pamphlet de l'Occupation, *Les Décombres*. Le best-seller de l'année 1942 : 65 000 exemplaires arrachés en quelques semaines. « Un gros crachat de 664 pages », dira Maurras, copieusement insulté dans ce brûlot crépusculaire béni par les nazis, mais interdit par Pétain en zone sud.

Présenté et annoté par l'historienne Bénédicte Vergès-Chaignon, le texte maudit est aujourd'hui réédité dans la collection Bouquins. S'y trouve également une « suite » des *Décombres*, Mémoires inédits mûris dans les bagnes de l'épuration par un auteur qui refusera tout mea culpa. Esthète anarchisant, mélomane, Rebatet fait ses premières gammes comme critique de cinéma à *L'Action française*, participe à *Je suis partout* avec Robert Brasillach, soutient les accords de Munich en 1938 et applaudit deux ans plus tard au suicide de la République. *Les Décombres* raconte sa conversion au fascisme, la débâcle française de 1940, le bref passage de l'auteur à Radio Vichy et son retour

dans la capitale occupée. Un livre mal construit, biscornu, truffé de bizarreries syntaxiques, mélange explosif d'appels au meurtre, de sadisme et de cabotinage. Mais récit porté par une incontestable puissance dans l'invective, comme en témoigne entre autres perles le fameux passage sur François Mauriac, « le bourgeois riche, avec sa gueule de faux Greco, ses décoctions de Paul Bourget macérées dans le foutre rance et l'eau bénite, ses oscillations entre l'eucharistie et le bordel à pédérastes ». Mauriac qui, en 1946, réclamera la grâce de son insulteur condamné à mort et finalement amnistié.



Lucien Rebatet dédicatant *Les Décombres*, à Paris, en 1942.

*Les Décombres* éclaire le pouvoir de séduction exercé par la « révolution fasciste » sur une poignée d'intellectuels formés à l'école de l'Action française – le chemin menant du « nationalisme intégral » à Hitler, sur fond de nietzschisme mal digéré et de révolte contre la décadence bourgeoise. Le pavé de Rebatet révèle aussi l'incroyable agressivité des collaborationnistes parisiens à l'égard de Vichy, repaire de « salopards à galons », « insanité réactionnaire déguisée en renaissance nationale ». Une pétaudière de vieilles badernes accusées de sympathies gaullistes et de complaisance à l'égard des juifs. Ce récit halluciné constitue un document historique saisissant. L'exploration d'un imaginaire à la fois antisémite, antichrétien et anticapitaliste, vision du monde souvent partagée par les jusqu'au-boutistes de la collaboration.

3352 / 30 septembre 2015

L'EXPRESS / 105

Fallait-il sortir de l'enfer et réimprimer ce monument de haine antisémite à la gloire de Hitler ? Peut-on publier l'innommable, à l'exemple du comité d'historiens allemands qui ont réalisé une édition critique de *Mein Kampf* ? La même démarche préside à cette exhumation des *Décombres*, pourvue d'un appareil de notes qui éclairent précisément le contexte et imposent la distance nécessaire vis-à-vis de cette œuvre de propagande. Un effort de compréhension historique et une initiative bienvenue quand prospère depuis longtemps sur le Net le texte brut et parfois tronqué des *Décombres*.

**Le Dossier Rebatet.**  
*Les Décombres - L'inédit de Clairvaux*, édition établie et annotée par Bénédicte Vergès-Chaignon, préface de Pascal Ory, Bouquins, Robert Laffont, 1152 p., 30 €.

CULTURE LIVRES



Jeunesse d'un fasciste. Lucien Rebatet au jardin du Luxembourg, à Paris, en 1931.

COLLECTION PARTICULIÈRE

124 | 1<sup>er</sup> octobre 2015 | Le Point 2247



# Fallait-il le republier ?

Best-seller antisémite de l'Occupation, « Les décombres », de Lucien Rebatet, écrivain et collabo, ressort chez Robert Laffont. Enquête et extraits.

PAR THOMAS MAHLER

Le 1<sup>er</sup> août 1942, tout juste parachuté en France pour rejoindre son « patron », Rex, à Lyon, Daniel Cordier, 22 ans, tombe à la librairie Flammarion sur un ouvrage imposant qui « tient la vedette », accompagné de coupures de presse élogieuses. Il achète ces « Décombres » écrits par un journaliste de *Je suis partout* et, sur la place Bellecour, se laisse emporter par « sa prose torrentielle ». Aujourd'hui âgé de 95 ans, l'ancien résistant se souvient du « style d'un incontestable écrivain » et d'un pamphlet réglant notamment leur compte à ses amours de jeunesse, Charles Maurras et l'Action française. Mais il se remémore aussi une « fin antisémite absolument monstrueuse et criminelle », dans laquelle l'auteur écrit que « la juiverie offre l'exemple, unique dans l'histoire de l'humanité, d'une race pour laquelle le châtiment collectif soit le seul juste ». Le jeune Cordier n'a jamais osé parler de cette lecture à son « patron », qui n'était autre que Jean Moulin.

Soixante-treize ans plus tard, le « best-seller de l'Occupation » va de nouveau trouver place en librairie. En 1976, quatre ans après la mort de Lucien Rebatet, Jean-Jacques Pauvert avait édité « Les Mémoires d'un fasciste », qui incorporaient « Les décombres », mais le texte était expurgé des attaques personnelles, les « youtre » remplacés par « juif » et la dernière partie, la plus violente, totalement cavardée... Sous le titre « Le dossier Rebatet », la collection « Bouquins » republie pour la première fois le brûlot dans sa version originale, et y ajoute un inédit de 644 pages écrit après guerre en prison à Clairvaux, qui offre un témoignage de première main sur le marigot collaborationniste parisien entre 1942 et 1944. Le tout est accompagné d'une préface remarquable de l'historien Pascal Ory, ainsi que d'un roboratif appareil critique établi par Bénédicte Vergez-Chaignon, auteure d'une biographie saluée de Pétain. Sans doute peu au fait des subtilités entre doriotistes et partisans de Déat, le lecteur contemporain pourra, dans cette prose venimeuse, découvrir à quel niveau d'ignominie s'est abaissé un écrivain autrement capable de pages aériennes sur Mozart et Proust.

Directeur de « Bouquins », le gaulliste Jean-Luc Barré confesse que « la décision n'a pas été facile à prendre. Mais à partir du moment où il y avait cet inédit de Clairvaux, ça changeait tout. En les réunissant, vous avez une histoire de la Collaboration vue par un ultra emblématique. Mais c'est aussi un témoignage sur la mauvaise conscience française. Cette obsession à vouloir faire l'inventaire des origines du déclin, cette idée d'un mal français et d'une culpabilité n'a pas forcément disparu... ». Même son de cloche chez l'écrivain et journaliste Nicolas d'Estienne d'Orves, petit-neveu d'un martyr de la Résistance, qui, après avoir consacré son mémoire à Rebatet et la musique, s'est retrouvé ayant droit de l'œuvre. « On trouve facilement ce texte sur Internet ou vendu sous le manteau par des éditeurs nazillons basés au Paraguay. Mais l'intérêt de cette republication, ce sont les pages inédites et l'appareil critique fournissant un document capital pour comprendre un certain état d'esprit de la France. Je voulais bien qu'on le fasse, mais uniquement dans ce contexte. »

**Pamphlet ultraviolent.** Quand Lucien Rebatet publie « Les décombres » fin juillet 1942 chez Denoël, il n'est encore qu'un critique de cinéma et de musique, ainsi qu'un polémiste s'illustrant dans la « rubrique Antijudaïsme ». Né en 1903 dans le Dauphiné, ce fils de notaire s'est d'abord positionné à l'avant-garde des arts, avant de basculer à l'extrême droite politique. Entré en 1929 à *L'Action française* sous le pseudonyme de François Vinneuil (hommage au Vinteuil de Proust), il dérive vers le fascisme au contact de la bande de *Je suis partout*. « Il se révolte contre le catholicisme de son milieu, mais il en gardera l'antijudaïsme, qu'il radicalisera en antisémitisme athée, analyse Pascal Ory. Par ailleurs, on a complètement oublié que la haine

du juif a été, pour certains intellectuels, une façon d'être social et d'être radical. » Ce « wagnérien, nietzschéen, antisémite, anticlérical » autoproclamé – à quoi on peut rajouter misogynie et homophobie – est de plus en plus sensible au « maître de la mise en scène », Hitler. Contrairement à un Céline, antimilitariste après son expérience du front, Rebatet nourrit une obsession pour les uniformes, surtout quand ils sont allemands. « C'est une fascination esthétique et physique, note Nicolas d'Estienne d'Orves. C'était Siegfried qui arrivait et marchait au pas. » Dans « Notre avant-guerre », son ami Robert Brasillach le décrit comme « le plus opiniâtre et le plus violent d'entre nous tous (...). Toujours en colère contre les hommes, les choses, le temps (...), il établit autour de lui un climat de catastrophe et révolte auquel nul ne résiste ». Et une fois la ■■■

## Repères

- 1903 Naissance à Moras-en-Valloire (Drôme).
- 1929 Entre comme critique musical à *L'Action française*, où il signe sous le pseudonyme de François Vinneuil.
- 1932 Devient journaliste à *Je suis partout*.
- 1933 Épouse Véronique Popovici, une Roumaine. « On me traite de xénophobe, or j'ai pris femme à l'étranger. »
- 1942 Parution des « Décombres » (Denoël).
- 1946 Jugé pour trahison, il est condamné à mort.
- 1947 Gracié par Vincent Auriol.
- 1951 Parution des « Deux étendards » (Gallimard) dans l'indifférence générale.
- 1952 Sort de prison.
- 1958 Retrouve une tribune politique dans *Rivarol*. Il écrira aussi pour *Valeurs actuelles* en tant que critique de cinéma.
- 1969 Parution d'« Une histoire de la musique ».
- 1972 Décès.

## CULTURE LIVRES



Reprouvés. En 1956, en visite chez Céline (à dr.), à Meudon, avec Arletty (à g.). Rebatet appréciait particulièrement l'auteur de « Bagatelles pour un massacre » (1937).

## Collaboration.

■■■ Dessus et en haut, à droite: Rebatet, tribun antisémite au vélodrome d'Hiver, à Paris, le 11 avril 1943, lors d'un assemblé du Front révolutionnaire national, alliance de partis collaborationnistes.



■■■ Best-seller. Le 16 juillet 1942, alors que débute la rafle du Vél d'Hiv, es éditions Denoël publient « Les décombres », consacrant Lucien Rebatet « écrivain de l'année » pour Radio-Paris.

■■■ catastrophe de 1940 advenue, Rebatet croit bien pouvoir lancer le chantier de la révolution nationale-socialiste (le « socialisme des constructeurs ») sous la supervision du contremaître nazi. A la fois chronique d'une éducation fasciste, auscultation de la France vue comme un grand corps malade et pamphlet ultraviolent, « Les décombres » lui permettent, dans une prose grisée par la rancœur et ivre de ses propres effets, de régler ses comptes avec le monde entier: Maurras (« *L'inaction française* »), Vichy (« *la dégénérescence de la démocratie bourgeoise* »), la démocratie parlementaire, l'armée française, peuplée de « femmelettes », et bien sûr les juifs. Dans le chapitre le plus nauséabond, intitulé « Ghetto », il planifie de regrouper « ces bêtes malfaisantes, impures, portant sur elles les germes de tous les fléaux » dans une réserve unique en Sibérie ou en Afrique. Ce fervent partisan du port de l'étoile jaune assure aussi que « le moment est prochain maintenant où les juifs d'Europe ne relèveront plus que de la police. Je n'ai pas encore perdu toute espérance de voir des Français participer à cette opération ». Le 16 juillet, jour même où René Barjavel, alors directeur de la fabrication des éditions Denoël, lui remet les premiers exemplaires des « Décombres », débute la rafle du Vél d'Hiv... Pour Pascal Ory, « sans aller jusqu'à parler explicitement d'extermination », Rebatet développe un discours qui y conduit. Il délirait un « ghetto » dans sa

conception la plus restrictive. La grande justification, typique de l'époque, est de faire des juifs des fauteurs de guerre, par haine de Hitler. C'est un retournement de culpabilité assez saisissant ».

## Vedette.

■■■ En dépit de leur volume imposant, « Les décombres » se vendent à 65 000 exemplaires, jusqu'à épuisement du papier autorisé par des autorités allemandes prudentes face à cet exalté. Radio-Paris consacre Rebatet « écrivain de l'année ». Mais, après Stalingrad et le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, le vent tourne. Passeport pour la gloire, « Les décombres » prennent des airs de tombe. L'auteur veut se retirer du monde pour se consacrer à un roman « *rempli par l'amour et par Dieu* », qui deviendra « *Les deux étendards* », mais il ne peut s'empêcher de revenir au démon de la politique, concluant ses articles par des « *Mort aux juifs* ». Le 21 avril 1944, il écrit dans *Je suis partout*: « Nous avons prévenu les Juifs à temps. Une fois de plus, ils paieront leurs méfaits et ils paieront durement... » Le couple Rebatet quitte Paris à bord d'un camion de la Wehrmacht pour gagner Sigmaringen, débâcle durant laquelle il fait preuve d'une nature froussarde peu en accord avec ses écrits virils. Arrêté le 8 mai 1945, le traître est condamné à mort au terme d'un procès où, le teint blafard, il explique qu'il a rédigé « *Les décombres* » « *par devoir, à contrecœur* ». Un profil bas purement tactique, puisque, après avoir été

« Sans aller jusqu'à parler explicitement d'extermination », Rebatet développe un discours qui y conduit. » Pascal Ory





**Plume de fiel.** Rebatet (en bas, en 1935) s'est fait connaître dès 1932 par ses articles virulents et antisémites dans « Je suis partout ». Le 28 juillet 1944, il proclame encore : « J'admire Hitler. »

gracié par Vincent Auriol, l'homme ne fera jamais preuve d'aucun remords. Un seul regret : avoir cru en l'invincibilité de l'armée hitlérienne. « Rebatet reste le même, sauf au moment du procès, où il fait preuve d'une certaine lâcheté, si on le compare à un Cousteau ou un Brasillach, explique Pascal Ory. Après quoi, il ne va cesser de rejeter la faute sur les autres. Pour lui, la victoire est celle des juifs et des Anglo-Saxons. L'équivalent d'aujourd'hui, ce seraient les théories du complot qui nous disent toujours : « Je n'y suis pour rien, c'est la faute des autres. » »

Grâce à sa geôle de Clairvaux, le graphomane peut enfin finir le vrai grand livre de sa vie. Mille trois cents pages éblouissantes dans lequel il renoue avec ce qu'il a eu de meilleur : un amour impossible de jeunesse, « Tristan et Isolde » et la recherche de Dieu. Parus en 1951 chez Gallimard, « Les deux étendards » représenteront finalement la plus lourde condamnation de Rebatet : accueillie par une critique indifférente, l'œuvre, initialement intitulée « Ni Dieu, ni diable », ne sortira jamais du purgatoire. Même si Mitterrand a un jour divisé l'humanité entre ses lecteurs et les autres, ce roman pourtant démesuré demeure dans l'ombre des « Décombres ». « S'il avait commencé par « Les deux étendards », il aurait sans doute eu une trajectoire à la Céline », imagine Nicolas d'Estienne d'Orves. Mais il restera à jamais comme le pamphlétaire haineux qui a commis des appels au meurtre. »

Même si la réédition d'un texte qui a du sang sur ses pages est encadrée par un implacable dossier à charge, la question de l'opportunité de sa

## EXTRAITS

### L'« obscène coquin » Mauriac

« L'homme à l'habit vert, le bourgeois riche, avec sa torve gueule de faux Greco, ses décoctions de Paul Bourget macérées dans le foutre rance et l'eau bénite, ces oscillations entre l'eucharistie et le bordel à pédérastes qui forment l'unique drame de sa prose aussi bien que de sa conscience, est l'un des plus obscènes coquins qui aient poussé dans les fumiers chrétiens de notre époque. Il est étonnant que l'on n'ait même pas encore su lui intimer le silence. » (« Les décombres »)

### « J'ai côtoyé beaucoup de juifs »

« Je suis rangé parmi les antisémites actifs. Je m'en suis expliqué, et j'aurai à m'en expliquer encore. Je n'étais antisémite ni d'éducation ni d'instinct. J'ai côtoyé beaucoup de juifs, dans mes jours de bohème, je ne percevais que leur exotisme et je le goûtais volontiers. J'ai aimé et loué des artistes, des écrivains juifs, j'ai subi leur influence. Contre Israël, mes premiers griefs furent purement esthétiques. Trop souvent, les apports juifs s'identifiaient à la décadence. Je n'ai pas pu m'empêcher de compter les juifs. Je les ai trouvés beaucoup plus nombreux et puissants que je ne l'imaginai. (...) Je déteste la xénophobie. Mais je tolère mal que des étrangers débarquent chez nous pour confondre leurs querelles avec nos affaires (...). Les juifs ont été les agents enthousiastes d'une guerre qui pouvait tout leur rendre, mais où mon pays avait tout à perdre. Je les ai violemment combattus, parce que je luttais pour la paix. » (« Inédit de Clairvaux »)

### De Gaulle, « foudroyé en dix minutes »

Lucien Rebatet a continué à tenir son journal. En exclusivité, voici sa réaction, le 10 novembre 1970, à la mort de De Gaulle.

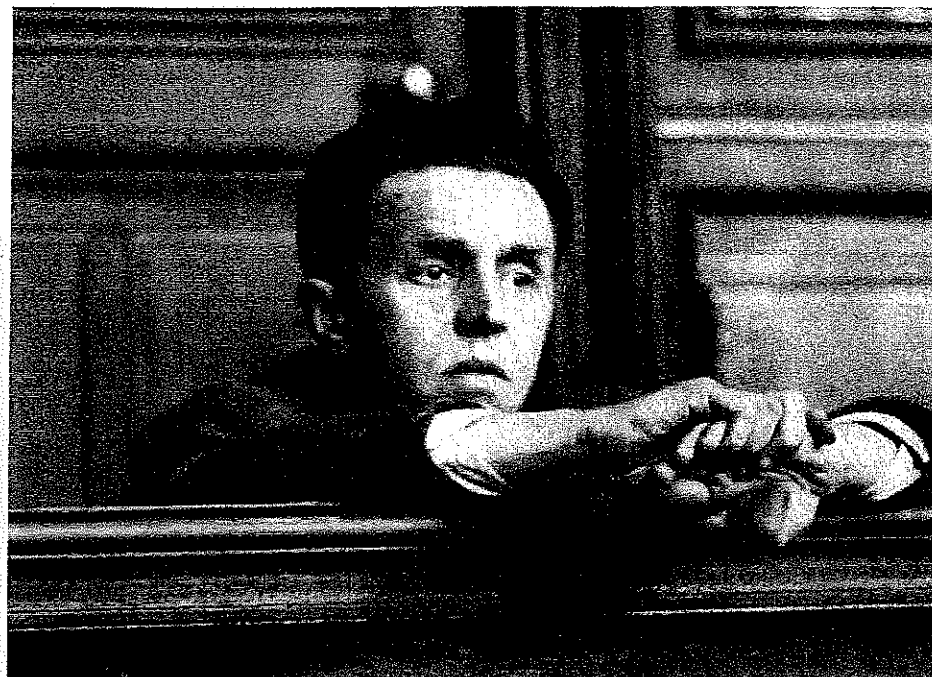
« Il a trépassé d'une rupture d'anévrisme hier soir à 7 h 30, à la Boisserie, sa gentilhommière de Colombey-les-Deux-Eglises. Foudroyé en dix minutes. La nouvelle n'a été diffusée que ce matin à 9 h 30. Tard levé comme d'habitude, je l'ai apprise à 1 h moins le quart, pendant que je me faisais la barbe, par le docteur Jacques Bouvarel qui me téléphonait de Valence. Ravi que cet événement me fût annoncé par ce bon fasciste. Et il ne l'a pas été moins d'être son messenger auprès de moi. Grands éclats de rire dans nos deux appareils. Commentaire spontané : « Dommage que ça se produise si tard ! » Dire que j'ai sourdement espéré d'apprendre cette mort pendant des années, chaque fois que j'ouvrais la télévision ou la radio ! Dire que je l'ai imaginée, interrompant soudain une conférence de presse de l'individu... Et que cela aurait pu arriver, s'il traînait depuis longtemps cet anévrisme caché... L'Algérie aurait pu rester française, l'Europe politique se former. Cela ne tenait peut-être qu'à un fil de tissu artériel. »



« Le dossier Rebatet » (Robert Laffont/Bouquins, 150 p., 30 €). Parution le 8 octobre.

## CULTURE LIVRES

**Condamné.** Lucien Rebatet lors de son procès en novembre 1946. Condamné à mort, le journaliste de « Je suis partout » sera finalement gracié. Il sortira de prison en 1952.



### Il connaissait la musique

Sa très subjective « Histoire de la musique » a été le numéro 1 de la collection « Bouquins », en 1979, mais dans ses « Deux étendards » Lucien Rebatet s'est montré bien plus que cela : le romancier français qui a peut-être avec la plus intuitive pénétration su communiquer au lecteur le paysage d'âme que lui ouvre la musique. Lisant le chapitre « La nuit de Chérubin », le lecteur ressent l'émotion, l'émerveillement mêmes des « Noces de Figaro » auxquelles le narrateur vient d'assister. D'autres chapitres racontent avec quelle patience amoureuse de jeunes gens au piano, des mois entiers, déchiffrent et peu à peu s'approprient Wagner. D'autres tentent de nous faire approcher le mystère qu'est la musique. Rebatet tout simplement nous en fait sentir le frisson. C'est plus rare. ■

■ ■ ■ republiation se pose légitimement. En quelques années, on aura ainsi assisté à l'entrée en « Pléiade » de Drieu la Rochelle, à la divulgation de la correspondance fielleuse entre les deux vichystes Morand et Chardonne ou à celle des « Carnets noirs » de Heidegger... Et ce n'est pas fini : tombant dans le domaine public au début de 2016, le Belzébuth « Mein Kampf » sera pour la première fois réimprimé en Allemagne depuis la Seconde Guerre mondiale, accompagné d'un appareil critique de 2 000 pages (en France, le projet est en stand-by). L'historienne Annette Wiewiorka, dont les grands-parents sont morts à Auschwitz, s'interroge sur « l'appétence » de l'époque pour les « salauds ». « Je n'ai rien à dire sur cette republiation des « Décombres », faite par des gens irréprochables. Mais la vue d'ensemble peut interpellier, sans même parler de l'engouement des chercheurs pour les écrits intimes des nazis. L'année dernière, la correspondance entre Himmler et sa femme a ainsi fait la une du Monde sans que son contenu ne le justifie. »

Avocat de la cause des déportés, Serge Klarsfeld estime que ce genre de republiation est « inéluctable. C'est un problème quasi insoluble. D'un côté, ce sont des œuvres qui ont joué un rôle historique et on ne peut pas les effacer. Chaque citoyen a donc le droit de s'informer. Mais d'un autre côté, ça peut causer des dégâts sur des esprits faibles, comme les écrits de Gobineau ont eu des effets un siècle plus tard. « Les décombres » ou les pamphlets de Céline sont d'autant plus dangereux qu'ils sont signés

par des écrivains qui avaient du talent. « Les décombres » rendent responsables la démocratie française et les juifs. Or les mêmes thèmes et les mêmes clichés complotistes reviennent dans une période de crise et de chômage. A l'époque, Rebatet disait que le milieu du cinéma était infesté de juifs. Aujourd'hui, on dit plutôt les médias. »

Au contraire, Fabrice d'Almeida, qui a dirigé le projet français de réédition de « Mein Kampf », estime que ces œuvres de propagande sont « moins nocives qu'on ne le pense » : « Tout comme « Le Petit Livre rouge » de Mao ne transformera plus personne, une partie de leur pouvoir de conversion a été détruit. » L'historien assure avoir été plus choqué par l'entrée de Drieu la Rochelle en « Pléiade » que par la republiation de ces sources historiques.

« Les décombres » ou les pamphlets de Céline sont d'autant plus dangereux qu'ils sont signés par des écrivains qui avaient du talent. »

Serge Klarsfeld

**« Tout publier ».** Daniel Cordier, lui, n'a jamais relu « Les décombres » depuis cet après-midi lyonnais. S'il est devenu un homme de gauche au contact de Jean Moulin, il est en revanche catégorique :

« J'ai quand même combattu pendant cinq ans pour la liberté, et la liberté, c'est ça, mon vieux ! On publie tout, on parle de tout, sans censure. Ça profite nécessairement à mes adversaires. » Ce n'est pas la première fois que Rebatet bénéficie du soutien de ceux qu'il a lynchés par les mots. En 1946, François Mauriac, dont il avait pourtant appelé de ses vœux le meurtre à demi-mot (voir extraits), était intervenu pour demander « une mesure de clémence en faveur de Lucien Rebatet, écrivain français et critique d'art incontesté... » ■



L'historien Pascal Ory, qui préface « Le Dossier Rebatet », et l'essayiste Henri Raczymow, qui signe « Mélancolie d'Emmanuel Berl » évoquent le parcours des deux hommes en 1940

# Berlet et Rebatet : convergence et confusion à Vichy

LE MONDE  
= le Monde des P. vno  
21/12/2015 p. 4-5



Pascal Ory et Henri Raczymow.  
© M. LÉVY-POL / C. MORIS

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CLARINE

**L**es écrivains Emmanuel Berl (1892-1976) et Lucien Rebatet (1903-1972) ont connu des destins très différents pendant l'Occupation. Quand l'un se cache dans le sud de la France parce que juif, l'autre publie, en juillet 1942, un pamphlet, *Les Décombres*, qui devient le best-seller de la période, se caractérisant par une admiration sans réserve du régime nazi et un antisémitisme feroce. Pourtant, en juillet 1940, les deux hommes se trouvaient à Vichy. Auteur déjà de plusieurs romans et essais, Emmanuel Berl, qui a fréquenté les écrivains de son temps, dont Proust, Aragon, Malraux et, surtout, Drieu La Rochelle, pour qui il a une grande amitié, écrit alors deux discours pour Pétain – on lui doit la célèbre formule « La terre, elle ne ment pas ». À la même date, Lucien Rebatet, journaliste à *l'hebdomadaire Je suis partout*, où il tient la chronique musicale et celle du cinéma, espère la transformation de la France en un régime fasciste et n'a encore signé aucun ouvrage d'importance.

Alors que paraît une réédition des *Décombres* dans sa version intégrale, préfacée par l'historien et spécialiste de la vie intellectuelle française Pascal Ory, l'écrivain Henri Raczymow livre un bel essai sur Emmanuel Berl, en qui il voit un profond mélancolique. L'occasion, pour « Le Monde des livres », d'une rencontre où il est question de la responsabilité de l'écrivain et de ces temps où la confusion idéologique régnait.

**Henri Raczymow, pourquoi s'intéresser à Emmanuel Berl ?**  
Henri Raczymow j'ai été sensible à trois livres au moins de Berl : *Présence des morts* (1936), Gallimard, 1956), Sylvia (Gallimard, 1932) et *Rochel et autres grâces* (Grasset, 1965). Il y a chez lui un rapport

au passé, à la mort, qui résonne en moi. Et j'ai voulu aller plus loin, en savoir plus, lire les entretiens qu'il a accordés, après guerre, à Patrick Modiano ou Jean D'Ormesson. J'ai découvert un homme extrêmement complexe, j'avais travaillé jadis sur la notion de « grand écrivain », une notion française, de Voltaire à Sartre. Or Berl ne s'est jamais tenu pour un grand écrivain ni pour un grand savant, ni pour un philosophe. Il y avait une injonction de sa mère, qui venait d'une famille de lettrés, à ce qu'il devienne un grand savant ou un grand professeur, comme j'avait été son oncle, frère de sa mère. Cet être-là, dont il a hérité du prénom, Emmanuel Lange, est mort à 23 ans de tuberculose alors qu'il allait passer l'agrégation. Dans la psyché d'Emmanuel Berl, il y a ainsi toujours eu un lien très fort, très conscient, entre l'ambition intellectuelle et la mort. Une sorte d'instinct de vie s'est opposé contre cette injonction et il s'est refusé à devenir « quelqu'un », en lettres capitales. Il s'est établi dans une sorte d'autodénigrement.

Emmanuel Berl, issu d'une famille juive, a écrit deux discours pour Pétain en 1940 : comment avez-vous appréhendé ce fait ?  
H. R. Ce n'est pas du tout anecdotique, loin de là, mais c'est un moment de sa vie. Berl n'est assignable à aucune place. Dans l'entre-deux-guerres, il dirige *Morano*, un important hebdomadaire de gauche, appelé à ce poste par Gaston Gallimard. Son pacifisme fait de lui, en 1938, un munichois. Puis nous en arrivons à juin 1940 : il est pour la paix. Pétain est un grand homme à ses yeux. Il dira plus tard : « Pétain mais pas le pétainisme ». Or, juste avant la guerre, de 1937 à 1940, il fonde un journal dont il est l'unique rédacteur, *Le Pavé de Paris*, dans lequel il développe une thématique complètement pétaïniste avant la lettre. On y trouve l'idée que les Français sont gouvernés par un Etat mou, perméable aux « invasions » de « métèques », d'« alchimistes », de « nègres », de « bicots », de « juifs » – ce sont les mots employés à l'époque. Et de ces invasions, les juifs tiraient profit. Comment, on ne sait pas... une subversion révolutionnaire, qui ne viendra pas. Néanmoins Berl-Rebatet, ce sont bien des mondes différents. Rebatet se récite écrivain, mais c'est un animal politique, du genre furieux. Berl a un rapport plus hédoniste, plus intuitif à la politique. Et c'est fondamentalement un homme de lettres. Que des gens très différents puissent converger vers le même lieu, ça s'appelle l'histoire.

raient profit. Comment, on ne sait pas... une subversion révolutionnaire, qui ne viendra pas. Néanmoins Berl-Rebatet, ce sont bien des mondes différents. Rebatet se récite écrivain, mais c'est un animal politique, du genre furieux. Berl a un rapport plus hédoniste, plus intuitif à la politique. Et c'est fondamentalement un homme de lettres. Que des gens très différents puissent converger vers le même lieu, ça s'appelle l'histoire.

Pascal Ory, Emmanuel Berl comme écrivain est-il typique de certaines trajectoires de l'entre-deux-guerres ?  
Même question pour Rebatet.  
Pascal Ory Il faut souligner, d'abord, que l'entre-deux-guerres est une grande coupure à intellectuels, de gauche comme de droite. Un espace public (presse et édition) très ouvert, auquel il faut ajouter un grand trauma initial : 1918. Pour moi, il n'y a rien d'étonnant à ce que Berl se retrouve à Vichy : il fait partie d'un milieu qui, par son pacifisme et par sa critique du système républicain, n'est pas du tout étranger à ce qui se construit en 1940. Le fond du paradoxe, ce qui fait que Berl est malgré tout atypique, c'est qu'il est d'origine juive. Pas de surprise, en revanche, avec Rebatet : il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un fasciste se retrouve à Vichy. De 1940 et rien de surprenant à ce qu'il la quitte rapidement. Au fond, même si c'est contre-intuitif, celui qui est le plus à l'aise à Vichy, c'est Berl. Car Rebatet, en tant que fasciste, souhaitait participer à

de quelle convergence est-il question ?  
H. R. On a le sentiment que la confusion est partout. En 1939, dix ans avant son passage à Vichy, Berl avait écrit *Mort de la morale bourgeoise*, un pamphlet avec des accents marxistes voire léninistes, très anticapitaliste. Mais il y a peut-être une cohérence idéologique : Berl y dénonçait l'abstraction de l'argent, dont on sait qu'elle n'est jamais loin, dans l'imaginaire antisémite, de l'abstraction du juif (par comparaison avec le paysan qui a les mains et les pieds dans la terre...). Cette thématique joue une pensée fasciste, mais la joue seulement.  
P. O. Cette convergence droite-gauche dans la critique de l'establishment est typique de l'entre-deux-guerres : depuis la fin de la Grande Guerre, le thème traverse toute cette génération, qui est au moins d'accord sur un point : la démocratie libérale a échoué, elle n'est a plus pour longtemps.  
H. R. Cette confusion idéologique existe chez certains avec des passages d'un extrême à l'autre, mais pas chez tous. De 1940 et rien de surprenant à ce qu'il la quitte rapidement. Au fond, même si c'est contre-intuitif, celui qui est le plus à l'aise à Vichy, c'est Berl. Car Rebatet, en tant que fasciste, souhaitait participer à

MÉLANCOLIE D'EMMANUEL BERL, d'Henri Raczymow, Gallimard, 206 p., 18,90 €.

## L'énigme Emmanuel Berl

IL DISAIT n'être pas très assuré de son existence. Il prétendait avoir des convictions mais s'est avéré une vraie glougloute. Ni grand homme ni grand écrivain, Emmanuel Berl, né en 1892 et mort en 1976, était peut-être ce qu'on appelle un bel esprit, avec Henri Raczymow dans l'essai, aussi vif qu'éclairant qu'il lui consacre, *Mélancolie d'Emmanuel Berl*. Un bel esprit, un auteur de quelque talent, de ceux qu'on range dans la catégorie des « mineurs » et que l'auteur affectionne. L'écrivain mineur, c'est « quasi un genre », écrit Raczymow, un genre qui est mon genre ». Sauf que Berl n'est pas seulement l'ami de Proust, Cocteau, Malraux...

ni seulement le témoin à qui, après guerre, on demanda de raconter son époque, ni le jeune bourgeois parisien, séducteur, confident de Drieu La Rochelle et intime d'Aragon. C'est aussi l'homme né dans une famille juive qui refusa de se ficher avec Drieu quand celui-ci le portait dans son roman *Gilles* (Gallimard, 1939) sous les traits du « juif Proust », celui aussi qui écrit en 1940 deux discours pour le maréchal Pétain, celui qui jamais, après 1945, n'a été l'auteur affectionné. L'écrivain mineur, c'est « quasi un genre », écrit Raczymow, un genre qui est mon genre ». Sauf que Berl n'est pas seulement l'ami de Proust, Cocteau, Malraux...



sans arrêt. On l'appela le « nègre juif » de Pétain. Après la guerre, il s'étonne même qu'on lui reproche certaines choses. Ce n'est pas pour rien qu'il a intéressé Modiano.

Emmanuel Berl est un personnage complexe. Ce n'est pas le cas de Lucien Rebatet. Pascal Ory, pourquoi s'intéresser à lui ?  
P. O. Mon premier texte public est paru dans *Le Monde* en 1975. Il avait trait à Brautlich. C'était l'anniversaire de la condamnation à mort, pour intelligence avec l'ennemi, de cet intellectuel venu de l'action française et ayant évolué vers le fascisme. J'y reconnaissais un itinéraire très proche de celui de Rebatet. Je m'intéressais à cette question pour des raisons éthiques et non proprement scientifiques. À la fin du texte, je disais que, tout en étant personnellement hostile à la peine de mort, je considérais que la responsabilité de l'homme de culture était un problème capital et jugéis donc totalement justifié que l'on ait fait payer à un intellectuel ce que l'on faisait payer, sans états d'âme ni pitié, à un gangster. Pour moi, il ne pouvait y avoir une race de seigneurs – écrivains, artistes, etc. – exemptée de responsabilité. Je n'ai pas bougé sur ce point.  
H. R. C'est le sentiment que j'ai eu en lisant votre préface. Contrairement à d'autres préfaces avec lesquelles on peut le comparer. On lit, par exemple sous la plume du préfet du *Journal* (1939-1945), de Drieu La Rochelle (Gallimard, 1992) : après tout, il n'a pas de sang sur les mains. Cette formule me fait horreur. Pratiquement la responsabilité de l'intellectuel est entière ! Il doit en effet passer

Pascal Ory est à l'amphi 3, université, vendredi 9, de 16 heures à 17 h 30 ; salle des conférences, château royal de Blois, samedi 10, de 14 heures à 16 heures ; au Café littéraire, Halle aux grains, dimanche 11, de 16 h 15 à 17 h 15 ; à l'amphi 1, université, le dimanche 11, de 11 h 30 à 13 heures.

Le *Journal* de Drieu La Rochelle, 1939-1945, Gallimard, 1992, 206 p., 18,90 €.

R. O. Oui, tout en étant, tous les matins et tous les soirs, antisémite.  
Fallait-il rééditer « Les Décombres » pour la qualité littéraire du texte ?  
P. O. Pour moi, la justification de la réédition des *Décombres*, c'est celle qu'a donnée Robert Badinter quand est sortie sa version expurgée, en 1976, sous le titre *Mémoires d'un fasciste*, c'est un document d'histoire, et on ne peut le laisser méditer par des canaux qui pourraient être qualifiés de discutables ou de malodorants. Ensuite, le jugement littéraire, c'est à chacun d'entre nous de l'avoir. Je pense que ça rejoint la question

d'admiration que nous pouvons avoir pour le genre pamphlétaire. Le Rebatet des *Décombres* peut être rattaché à ce genre littéraire dans lequel, entre deux mots, un Bloy, un Drieu, un Nizan choisira toujours le plus gros. Mais je voudrais qu'on voie aussi que le pamphlet a un contenu. Si le lecteur veut dîner avec le diable, qu'il se munisse d'une longue cuiller. L'éloquence peut être criminelle, elle peut être un appel au meurtre. La qualité dite littéraire (que personnellement je trouve, en effet, dans beaucoup de pages des *Décombres*) ne doit pas occulter la dimension éthique. Au reste, les *Décombres* n'ont pas empêché Paulhan

## Lucien Rebatet, fasciste authentique

L'HEURE est à la réédition des textes écrits juste avant et pendant l'Occupation. *Les Décombres*, œuvre du journaliste de Je suis partout Lucien Rebatet (1903-1972), y trouve sa place. Publié en 1942, vendu à plus de 60 000 exemplaires – ce qui lui vaut la réputation fondée de « best-seller de l'Occupation » –, il avait été réédité une première fois (expurgé) par Fayard en 1976 sous le titre *Mémoires d'un fasciste*. Il est maintenant disponible dans sa version intégrale, d'abord éditée par l'historienne Bénédicte Vergès-Chaignon, spécialiste de l'histoire de Vichy et autrice d'un tout récent *Les Secrets de Vichy* (Perrin, 414 p., 22 €), et

constant appel au meurtre. » Dans cette nouvelle édition, *Les Décombres* est suivi d'un texte, inédit, de souvenirs écrit à la prison de Clairvaux où Rebatet se trouve incarcéré après la guerre, inculpé d'« intelligence avec l'ennemi ». Le volume se dot de des extraits du dossier d'instruction de l'affaire Rebatet devant la cour de justice. Parmi ces pièces, les interventions d'Albert Carrus ou de Georges Bernanos en faveur de l'écrivain. ■ J. C.

LE DOSSIER REBATET, de Bénédicte Vergès-Chaignon, Perrin, 414 p., 22 €, et *Les Secrets de Vichy*, de Bénédicte Vergès-Chaignon, Perrin, 414 p., 22 €.

## Parutions

- De nombreux ouvrages réédités sur l'entre-deux-guerres et l'Occupation.
- Pierre Laval*, de Fred Kupferman, nouvelle édition, préface par Henry Rouso, Perrin, 672 p., 26,90 €.
- Les Secrets de Vichy*, de Bénédicte Vergès-Chaignon, Perrin, 414 p., 22 €.
- Secrets et mystères de la France occupée*, de Michèle Cointet, Fayard, « Histoire », 334 p., 22 €.
- Les Écrivains français face à l'antisémitisme*, de Bloy et Semprin, de Michèle de Saint-Chéron, Salvator, 240 p., 22 €.
- Les Quatre Coups de la Nuit de cristal*, Paris, 7 novembre 1938, *L'affaire Gyssagan-von Rath*, de Corinne Champagnère, préface par Annette Wiewiorka, Albin Michel, 336 p., 19,50 €.
- Les Orphelins de la République. Destinées des députés et sénateurs français (1940-1945)*, d'Olivier Wiewiorka, Seuil, « Univers historique », 472 p., 26 €.
- Vichy et les juifs*, de Michael R. Marcus et Robert O. Paxton, nouvelle édition, Calmann-Lévy, 600 p., 27 € (à paraître le 14 octobre).

admire *Les Deux Etendards*, le grand roman révisé par Rebatet, et de l'éditer (Gallimard, 1951). Etienne aussi, ce grand esprit libre, admirait ce texte, tout en jugeant sévèrement son auteur. H. R. On peut dire la même chose chez Morand. Morand a toujours été enroulé pour ses qualités de style, mais c'est insupportable de misogynie, de racisme, d'antisémitisme tous azimuts.

La période de l'entre-deux-guerres semble propice à une confusion idéologique dont on craint d'entrevoir le retour. H. R. En regardant à posteriori cette époque, on a le sentiment que c'était simple : d'un côté, Aragon, le stalinisme, de l'autre l'action française, et puis encore le fascisme. On a le sentiment que les choix étaient clairement définis. Et qu'en revanche, aujourd'hui, c'est très compliqué, très entremêlé, qu'on peut être d'accord sur tel point et en désaccord sur tel autre, qu'il n'y a pas de « camp ». Mais cette époque-là non plus, les choses n'étaient pas claires.  
R. O. « L'an 40 » a posé un moment de rupture nette : on a alors une sorte de vérification grandeur nature, grandeur crime. L'histoire passe, avec sa grande hache. Aujourd'hui, je peux me retrouver dans des diners en ville dont les convives, en d'autres circonstances, se dénonceraient mutuellement. Sauf que je n'ai jamais l'occasion de le vérifier, enfin l'espérer. En 1940, cette possibilité a existé. L'ambiance de confusion intellectuelle, si prégnante aujourd'hui, était bien là. ■



« C'est certainement des bons camarades de *Je suis partout* celui que je préfère. Il est passionné, il est clair, il est plein d'idées justes et cocasses. »

Celui qu'évoque ainsi Robert Brasillach, c'est Pierre-Antoine Cousteau (dit PAC). Il est aussi l'interlocuteur de Rebatet dans le savoureux *Dialogue des vaincus* (Berg international, 1999) ...

Lors de notre assemblée générale du 19 novembre, le fils de PAC, Jean-Pierre Cousteau, viendra nous présenter la biographie qu'il vient de consacrer à son père, *Pierre-Antoine, l'autre Cousteau* (Via romana, 2016). Fondée sur des lettres privées et des inédits (qui ne sont pas les derniers...), cette chaleureuse et vivante évocation de celui qui fut avant tout un esprit libre nous permet d'entrer dans une part de la vie de Robert Brasillach.

## Pierre-Antoine l'Autre Cousteau



Jean-Pierre  
Cousteau

Préface de  
Franz-Olivier  
Giesbert

VIA ROMANA

(390 p. ; mai 2016)

Qui ne connaît les milliers d'heures d'exploration sous-marine du célèbre commandant Jacques-Yves Cousteau ? Qui n'a jamais parcouru l'un ou l'autre de ses albums et apprécié son style d'écriture ? Il est pourtant « un autre Cousteau », son frère aîné Pierre-Antoine, né en 1906 à Paris, journaliste, polémiste et écrivain voltairien. Son fils Jean-Pierre présente ici sans langue de bois ni complaisance celui qui fut, d'après Jean Galtier-Boissière, « le plus brillant des chroniqueurs de sa génération ».

Venu de l'extrême gauche, il évolue vers le fascisme, notamment sous l'impulsion de Pierre Gaxotte et devient avec Lucien Rebatet et Robert Brasillach l'âme du quotidien collaborationniste *Je suis partout*. Auteur de canulars fameux dans les années trente, on lui doit le mythe d'un Édouard Herriot promu au grade supposé de colonel de l'Armée rouge lors de sa visite en URSS, et plusieurs livres d'une écriture exquise empreinte d'impertinence : *Mines de rien*, *Les Lois de l'hospitalité*, *Hugotherapie*, *Proust digest*, ainsi que *Intra-muros*, journal de prison encore inédit, et un recueil de *Pensées*. Condamné à mort à la Libération, il parvient à plusieurs reprises lors du procès à provoquer l'hilarité de l'assistance, et reçoit le soutien de Jacques Yonnet, résistant membre du parti communiste, qui témoigne à décharge : « c'est un ennemi loyal », et celui de son frère Jacques-Yves, résistant lui aussi, qui ose revêtir pour l'occasion son uniforme d'officier de marine, ce que De Gaulle ne lui pardonnera jamais. Gracié par Vincent Auriol en 1947, libéré en juillet 1953, il meurt prématurément des suites de sa captivité en 1958.

Cardiologue, le professeur **Jean-Pierre Cousteau** est le fils de Pierre-Antoine. Il avait cinq ans lorsque son père quitta Paris en catastrophe avec sa mère en août 1944, et ne le revit, derrière les grilles de Fresnes, que cinq ans plus tard, pour ne l'embrasser, enfin, qu'à sa sortie de prison en juillet 1953. Jean-Pierre et sa sœur Françoise furent d'abord recueillis à Sanary pendant deux années par leur oncle Jacques-Yves, le commandant et futur académicien, et leur tante Simone (la future "bergère" de la Calypso) puis par leurs grands-parents en Angleterre où ils furent pensionnaires pendant cinq ans. Ils vécurent avec PAC quatre des cinq années qui s'écoulèrent de sa libération à sa mort en décembre 1958.